LE MENUISIER DE LIVONIE,

OU

LES ILLUSTRES VOYAGEURS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR M. ALEXANDRE DUVAL,

Représentée sur le Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois, le 18 ventôse an 13. (Samedi 9 mars 1805.)



PRIX, 1 franc 20 centimes. (24 sols.)

Perrin.

A PARIS,

Chez VENTE, Libraire, Boulevart des Italiens, N°. 340, près la rue Favart.

AN XIII. — 1805.



PERSONNAGES.	ACTEURS.
PIERRE-LE-GRAND, Empereur de Russie.	M. VIGNY.
CATHERINE, Impérat. de Russie.	Mlle. DELILLE.
CHARLES SCAVRONSKI, jeune orphelin.	M. CLOZEL.
EUDOXIE MAZEPA, jeune orpheline.	Mlle. ADELINE.
Mme. FRITZ, maîtresse d'auberge.	Mme. MOLÉ-LÉGÉ.
LE MAGISTRAT du village.	M. PICARD.
BIRMAN, juif allemand.	M. PICARD jeune.
UN GREFFIER.	M. WALVILLE.
UN OFFICIER de l'Empereur.	M. EDOUARD.
GARDES.	

La Scène est en Livonie, dans l'Auberge d'un Village.

LE MENUISIER DE LIVONIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une Auberge de village. Dans le fond est un Établi et tous les instrumens de Menuisier.

SCENE PREMIERE.

CHARLES, EUDOXIE.

CHARLES.

A LA fin, je vous vois, mademoiselle; je désespérais de vous parler ce matin.

EUDOXIE.

Oh! vous savez bien, monsieur Charles, que je passe toujours par cet appartement; mais si l'on allait savoir que nous nous rencontrons comme cela tous les jours?

CHARLES.

Eh bien! est-ce un crime de se rencontrer?

EUDOXIE.

Oh! je ne le crois pas. Je dois voir avec plaisir le bienfaiteur de mon père et le mien.

CHARLES.

Quoi! toujours ce nom de bienfaiteur! il m'afflige comme si vous me disiez une injure.

EUDOXIE.

Et comment dois-je appeler celui qui, par son travail, a nourri mon malheureux et coupable père jusqu'à ses derniers momens ?

CHARLES.

Votre coupable père ! Eh bien ! je l'ai soupçonné. Certains mots échappés...... Mais, comme je n'ai jamais osé lui demander la cause de son infortune,..... j'ignore.....

EUDOXIE.

Oh ! il ne vous l'eut pas dite. Il n'est plus maintenant, et son secret m'appartient. Depuis si long-temps, vous méritez toute ma confiance ! N'êtes-vous pas mon protecteur, mon frère ?...

CHARLES.

Votre frère, votre ami, mademoiselle Eudoxie !

EUDOXIE.

Vous connaîtrez toute mon infortune, dès que vous saurez le nom de mon père ; on l'appelait Mazepa ; et ce nom, chargé d'opprobre.....

CHARLES.

Mazepa ! l'Hetman des Cosaques, qui trahit sa patrie ? Il n'est pas un Russe qui n'ait connu son crime.

EUDOXIE.

Et l'arrêt infamant qui le condamnait à la mort. Fille d'un proscrit déshonoré, voyez, Charles, le sort qui m'est réservé !

CHARLES.

Tant que je vivrai, il ne sera point malheureux. Ne vous affligez plus de la sorte ; vos larmes me font un mal...... Tenez, écartons toutes ces idées ; ne pensons qu'à nous, à nos petites affaires de finances. Vous devez avoir besoin d'argent ?

EUDOXIE.

J'ai encore les trente roubles que vous m'avez donnés.

CHARLES.

Comment, encore ! Mais vous vous laissez donc manquer ? Cela n'est pas bien. Je veillerai sur tout cela. En voici encore

dix à-compte sur l'ouvrage que je fais dans cet appartement. Mais je crois que nous aurons bientôt assez d'argent pour retirer votre collier des mains du méchant usurier.....

EUDOXIE.

Ah! ne vous occupez pas de cela. Cet homme ne doit pas craindre de perdre sa somme; ce collier a trois fois la valeur de l'argent qu'il m'a prêté; et ce serait pour vous un sacrifice.....

CHARLES.

Non, mademoiselle, vous retirerez ce bijou.

EUDOXIE.

Si vous le desirez, j'y consens; mais c'est à condition que vous le vendrez tout de suite.

CHARLES.

Non, certainement. Vous le garderez, vous le porterez, je le veux. La fille d'un Hetman, n'avoir point de bijoux. Je ne le souffrirai pas.

EUDOXIE.

Je ferai tout ce que vous voudrez; mais ne vous emportez pas comme cela.

CHARLES.

Vous avez raison; mais ce n'est pas ma faute. Je sens bien que je manque de cette éducation..... Ah! si j'avais votre manière douce, aimable de dire ce que je pense, vous auriez peut-être autant de plaisir à m'entendre que j'en éprouve à vous parler.

EUDOXIE.

Oh! monsieur Charles, si vous ne parlez pas aussi bien que tout le monde, vos yeux, vos manières expriment bien la franchise de votre caractère, la bonté de votre cœur. Oh! je serais bien fâchée que vous fussiez différent de ce que vous êtes.

CHARLES.

Eh bien! ce peu que je vaux, c'est à vous que je le dois. Depuis que nous causons le matin, avant mon travail, vous me laissez des idées pour toute la journée. Dès que vous n'y êtes plus, j'arrange tout cela dans ma tête; je réponds à ce que

vous m'avez dit, et le lendemain, je crois m'apercevoir que j'ai plus d'esprit.

EUDOXIE.

Vraiment! Mais si l'on allait nous surprendre.... Ce n'est pas que je redoute notre hôtesse; elle est si bonne femme, elle vous aime tant, monsieur Charles!..... Mais les étrangers, les domestiques de cette auberge.....

CHARLES.

Ah! j'aimerais bien qu'on ne vous traitât pas avec le respect que vous méritez!... Oui, je leur conseille de faire comme cet officier russe qui voulait prendre avec vous des libertés... Sans l'ambassadeur qui arriva......

EUDOXIE.

Oh! quand vous me parlez de cette querelle, vous me faites frémir.

CHARLES.

Il se fut mal trouvé de notre dispute. Tout allait bien jusque là... Mais je m'avisai sottement de dire que j'étais gentilhomme; et alors ils se réunirent tous pour se moquer de moi. Quand l'ambassadeur me fit des questions sur ma famille, la peur me prit, et je ne sus plus que répondre. Oh! mon Dieu! comme ils ont ri! Je ne savais où me cacher. Jusqu'à son valet-de-chambre qui voulut s'en mêler. Oh! pour celui-là, je l'ai bien battu.

EUDOXIE.

Et tous ces coups-là ont été donnés en mon honneur, monsieur Charles?

CHARLES.

Oh! il y en avait beaucoup pour mon compte. J'étais si en colère! Je craignais que cela ne me fit une mauvaise affaire; mais heureusement l'ambassadeur partit, et depuis, je n'en ai plus entendu parler.

EUDOXIE.

Savez-vous bien que vous avez quelquefois une mauvaise tête?

CHARLES.

Oh! oui, quand il s'agit de vous, je ne suis pas endurant.

Mais aussi, c'est la faute de ce vieux père Raski, qui s'avise de me dire que je suis gentilhomme. (*En riant.*) Il m'a même donné un petit papier. C'est peut-être ma noblesse qui est là-dedans.

EUDOXIE.

Est-ce que vous ne l'avez pas lu?

CHARLES (*honteux.*)

Non, mademoiselle. Vous savez bien pourquoi. Je suis bien malheureux de n'avoir pas connu mes parens!

EUDOXIE.

Eh bien! pourquoi donc vous chagriner? Parce qu'on ne sait pas lire, cela nous empêche-t-il d'être bon?..... Apportez-moi ce papier, je vous dirai ce qu'il contient.

CHARLES.

Ah! volontiers. Je vous l'apporterai tantôt. Mais, dites-moi, mademoiselle Eudoxie, serais-je trop vieux pour apprendre à lire? C'est qu'il me semble que si j'étais plus savant, je me ferais mieux entendre de vous.

EUDOXIE.

Vous n'avez pas besoin de cela, monsieur Charles. Il y a des momens où je vous comprends bien, sans que vous parliez. J'entends du bruit : c'est cet usurier, ce juif allemand. Vîte, vîte, à votre ouvrage.

CHARLES (*allant à son établi.*)

Bon! d'ici je puis écouter ce qu'il lui dira.

SCENE II.

CHARLES, EUDOXIE, BIRMAN.

BIRMAN.

Ah! je vous troufe ici de bonne heure, mon petit demoiselle.

EUDOXIE.

Oui, monsieur Birman. Que me voulez-vous?

BIRMAN.

Je fiens pour vous foir, et vous parler de nos affaires.

CHARLES (*en travaillant contrefait son baragoin.*)

Bonjour, monsieur Birman.

BIRMAN.

Bonjour, monsieur le gentilhomme de Lithuanie.

CHARLES.

Je crois que ce méchant juif se moque de moi.

BIRMAN.

Passons dans votre appartement; ce garçon pourrait nous gêner.

EUDOXIE.

Je suis très-bien ici. Vous n'avez rien de si secret à me dire.

BIRMAN.

Oh! pardonnez-moi, mon petite fille.

EUDOXIE.

Mais finissez donc : pourquoi me prenez-vous ainsi la main?

BIRMAN.

Si vous fouliez être bonne, je serais bien reconnaissant.

CHARLES (*à part.*)

Que lui dit-il donc?

EUDOXIE.

Vous venez sans doute pour savoir si je puis vous rendre votre argent, et retirer mon collier?

BIRMAN.

Oh! mademoiselle Eudoxie! vous l'être bien cholie, moi bien amoureux..... Si vous fouliez consentir à troquer mon cœur.....

EUDOXIE.

Non, monsieur, je ne veux rien troquer. Il y a toujours à perdre avec vous. Mais je veux vous donner de l'argent.

BIRMAN.

Je prendrai votre argent; mais che veux prendre aussi votre amour. Vous êtes une petite orpheline sans fortune; si fouloir ma main, je pourrais vous la fendre.... Je veux dire, fous la donner.

CHARLES (*arrivant.*)

Ah! le beau cadeau! ah! ah! ah!

EUDOXIE.

Charles, pas d'imprudence, je vous en prie.

BIRMAN.

Ah! je fois ce que c'est. Fous êtes l'amant de la petite; je define cela. Eh bien! je ne feux pas troubler votre bonheur; je sors.

EUDOXIE.

Avant de partir, rendez-moi le dépôt que j'ai mis entre vos mains; je consens à payer tout ce que je vous dois.

BIRMAN.

Je suis bien fâché. Le terme est expiré. Vos bichoux fendus ce matin.

CHARLES.

Vendus, ventrebleu! Tu ne sortiras pas, enragé juif.... Tu mens, en disant qüe tu n'a plus les effets..... On te rendra ton argent, et tu rendras le gage, ou nous allons voir beau jeu.

EUDOXIE.

Finissez, monsieur; allez-vous encore recommencer une scène?

CHARLES. (*Il le saisit.*)

Ah! il n'y a pas de danger avec lui. Il n'est pas de la suite de l'ambassadeur. Allons, finissons; rends-nous vîte le dépôt.

BIRMAN.

Mais, vous me faire mal.

CHARLES.

Comment, tu aurais le cœur de garder un effet qui vaut plus de trois fois la valeur de l'argent que tu as donné? Comment

n'as-tu pas été attendri, de voir la belle Eudoxie te porter tout ce qui lui restait de précieux, afin de conserver les jours de son père? Oh! moi, à ta place, si j'avais eu tout l'or du czar, je le lui aurais donné. Tu n'as donc pas de cœur, misérable?

BIRMAN.

J'ai de l'argent, je le fais faloir; c'est mon métier, et il est bon.

CHARLES (*un peu en colère.*)

Le mien est de défendre cette jeune personne contre un fripon..... Oh! tu ne m'échapperas pas.

BIRMAN.

Vous me laisser. Madame Fritz! Madame Fritz!

CHARLES. (*Il le tient par le bras, et le secoue.*)

Veux-tu bien ne pas crier?

EUDOXIE.

Charles, cessez, ou je ne vous revois plus.

SCENE III.

EUDOXIE, CHARLES, BIRMAN, Mme. FRITZ.

Mme. FRITZ.

COMMENT, Charles, c'est encore vous qui faites ce bruit dans ma maison? Mais vous avez donc des disputes avec tout le monde?

CHARLES.

Pardon, madame Fritz; mais ce n'est pas ma faute, je vous l'assure. Quand je vois une jeune personne si bonne, si intéressante, que l'on veut outrager ou piller, je ne suis plus maître de moi.

EUDOXIE.

Ah! pardonnez-lui : ses intentions sont bonnes.

BIRMAN.

Comment! on veut me forcer à rendre.....

CHARLES.

Ce qui ne t'appartient pas, fripon.

BIRMAN.

Il m'appelle fripon; vous l'entendez.

Mme. FRITZ.

Bah! un homme d'esprit comme vous peut-il faire attention aux plaisanteries d'un jeune fou? Mais je crois deviner le sujet de votre querelle. Vous avez prêté sur gage. Le gage vaut beaucoup plus que ce que l'on vous doit, et vous voulez le garder. Je sais bien que c'est une manière sûre de faire fortune; mais, comme vous êtes honnête homme.....

BIRMAN.

Je dois le croire.

Mme. FRITZ.

Nous le croirons aussi, dès que vous aurez rendu ce qui appartient à cette jeune personne.

BIRMAN.

Eh bien! pour vous montrer ma probité, je fais chercher le collier; mais à condition que l'on me remboursera tout de suite mon argent, avec ses intérêts, et les intérêts des intérêts.

CHARLES.

C'est bon. Votre argent est tout prêt.

BIRMAN.

Vous foyez, aimable petite, ce que je fais pour fous; c'est fous prouver que je suis sensible, et que vous m'inspirez l'intérêt....

CHARLES.

Oui; l'intérêt des intérêts : c'est dit.

SCENE-IV.

EUDOXIE, CHARLES, Mme. FRITZ.

Mme. FRITZ.

ALLONS, voilà une affaire arrangée; occupons-nous d'une

autre. (*à Charles.*) Vous, d'abord, vous laisserez-là votre ouvrage aujourd'hui. Cette chambre est commune aux voyageurs; et le bruit de votre rabot pourrait les incommoder.

CHARLES.

Mais vous n'avez personne chez vous?

Mme. FRITZ.

Deux voitures viennent d'arriver; on en attend une troisième, avec beaucoup de traîneaux. Je soupçonne que ce sont de grands personnages; les valets sont d'une insolence..... Allons, Charles, cours aider mes gens; rends-moi ce service. Tu sais bien que je t'aime comme mon fils, et que je n'ai pas tort: tu es un garçon charmant, quand tu ne querelles pas.

CHARLES.

Je vais vous obéir, mère Fritz.... Je suis votre serviteur, mademoiselle Eudoxie.

EUDOXIE (*faisant la révérence.*)

Je suis votre servante, monsieur Charles.

SCENE V.

EUDOXIE, Mme. FRITZ.

Mme. FRITZ.

Moi, je vais faire préparer cet appartement pour les maîtres.

EUDOXIE.

Je vais vous aider, ma bonne madame Fritz.

Mme. FRITZ.

Non, mon enfant, restez ici. Si mes voyageurs arrivent, vous les recevrez. Vous laisser faire les honneurs de ma maison, Eudoxie, c'est apprendre aux étrangers à la respecter.

SCENE VI.

EUDOXIE (*seule.*)

Qu'elle est bonne, cette madame Fritz! Si j'étais forcée de la quitter, ce serait avec bien du chagrin. En vérité, je n'ai

trouvé dans ce pays que de bonnes gens. Ah! ce Charles, surtout, quelle franchise! quelle noble simplicité! quelle générosité à mon égard! Oh! je puis bien dire de ce jeune homme-là, que c'est un véritable ami.

SCENE VII.

EUDOXIE, PIERRE, CATHERINE, *Domestiques*.

EUDOXIE.

Ah! les voyageurs! Il faut les recevoir.

PIERRE (*à Catherine.*)

La route paraît vous avoir fatiguée.

EUDOXIE (*avançant un siége.*)

Madame, donnez-vous la peine de vous asseoir.

UN OFFICIER (*bas, à l'Empereur.*)

Si votre majesté voulait.....

PIERRE (*à l'officier.*)

Paix donc! Est-ce que vous ne vous rappellez pas mes ordres? Le plus grand secret sur mon rang et sur mon nom. Eloignez-vous; vous n'entrerez dans cet appartement que lorsque je vous appellerai. (*L'officier sort.*)

CATHERINE (*à Eudoxie.*)

Est-ce vous, aimable enfant, qui êtes notre hôtesse?

EUDOXIE.

Non, madame. La maîtresse de cette maison daigne avoir de l'amitié pour moi; et je tâche, par mon zèle, de reconnaître ses bontés.

PIERRE.

Elle est charmante, cette petite!...... Vous avez je ne sais quel accent..... Vous n'êtes pas de ce pays?

EUDOXIE (*embarrassée.*)

Non, monsieur: je suis Suédoise; et des malheurs que je n'ai point mérités.....

CATHERINE.

Sa figure est on ne peut pas plus intéressante. Et par quel ha-

sard vous trouvez-vous ici? Vos manières annoncent une jeune personne bien née; je suis étonnée, je l'avoue, de vous rencontrer dans une misérable auberge. Venez, ma belle enfant; je puis vous être utile, et je veux.....

PIERRE.

Oui, sans doute. Mais avant, il faut nous faire connaître quels sont vos parens.

EUDOXIE.

Je suis reconnaissante de vos offres généreuses. Mes malheurs ne sont pas de nature à être confiés à des étrangers. Mon emploi doit se borner ici à prévenir vos desirs, à vous servir même. Je vais voir si vos appartemens sont préparés; vous devez avoir besoin de repos : c'est en cherchant à vous le procurer bientôt, que je veux vous prouver mon zèle et mon respect pour vous. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

PIERRE, CATHERINE.

PIERRE.

Elle a raison. De quoi diable nous avisons-nous de faire toujours les souverains? Nous voulons tout savoir, tout connaître..... Eh! que d'infortunés auxquels souvent il ne reste, pour tout bien, que le secret de leur malheur! Eh bien! encore veut-on le leur ravir. Mais laissons cette jeune personne; ne songeons qu'au plaisir de nous revoir, ma chère Catherine.

CATHERINE.

A votre retour de France, vous ne vous attendiez pas à me trouver à votre rencontre?

PIERRE.

En te voyant, j'ai fait semblant d'être surpris..... Est-ce que je ne sais pas tout? Ma joie n'en a pas été moins grande. Nous avons tant de choses à nous dire!..... Nous voilà, par mes soins, dégagés de ce faste importun.....

CATHERINE.

En effet, à la simplicité de vos habits, à votre peu de suite, il serait difficile de reconnaître l'empereur de Russie. Mon

époux n'est heureux que lorsqu'il cache et sa gloire et son nom. Dans les provinces qu'il parcourt, on ne s'aperçoit de son passage qu'aux bienfaits qu'il répand, qu'à ses projets vastes et utiles au bonheur de l'humanité.

PIERRE.

Oui, je ne le cache pas; j'aime à voir, à étudier les hommes dans leur intérieur. Rarement, au sein des palais, on trouve la vérité. Et que de fautes n'aurais-je pas commises, si le ciel ne m'eut donné l'ami le plus sincère et le plus courageux! O mon cher Lefort! je t'ai perdu; mais je me rappellerai toujours les preuves de ton amitié, ton zèle et tes conseils vertueux! C'est à lui que je dois ce goût des voyages et de l'*incognito* : je m'en suis toujours bien trouvé. Tel homme qui ne me connait pas, s'explique avec franchise sur moi, sur mes travaux; sa critique, quand elle est juste, m'est utile, et j'en profite. D'ailleurs, j'éprouve je ne sais quel charme à voir les hommes tels qu'ils sont, et tels qu'ils ne paraîtraient pas devant moi, s'ils me savaient leur empereur. Charpentier en Hollande, matelot à Londres, parmi ces hommes laborieux, je n'ai jamais connu l'ennui, et j'ai souvent trouvé des plaisirs.

CATHERINE.

Et c'est à ces voyages, et c'est à ce caractère actif, laborieux, entreprenant, que la Russie doit sa tranquillité.

PIERRE.

Catherine, elle lui devra plus, je l'espère : elle lui devra son bonheur; elle lui devra les arts, qui adoucissent les mœurs, qui civilisent les hommes, qui procurent aux riches des jouissances, au peuple, du travail, à la nation, de la gloire.... Je t'ai vue, superbe France! je t'ai vue, dans l'espoir de te dérober, de transporter dans un pays demi-sauvage tes vastes connaissances. Ah! que ne puis-je y transporter de même l'urbanité de tes habitans, leur esprit et leur aimable gaîté!

CATHERINE.

Quel enthousiasme pour les français! Ah! Pierre, la cour du régent vous a séduit.

PIERRE.

Jusqu'à un certain point. Je ne veux pas de tout ce qui leur appartient. Je leur laisserai l'excès de leur galanterie, leur légéreté et toute leur inconséquence. Mais que n'avez-vous

vu la manière dont ils m'ont reçu! Ils savaient que je craignais, que je n'aimais pas les louanges; eh bien, ils trouvaient le moyen de les rendre si délicates, si spirituelles, que j'étais forcé de les accueillir, de les savourer même. Tout ce que les arts, les sciences, la richesse peuvent donner de grand, de beau, m'était offert avec cette grace obligeante, qui veut dispenser de la reconnaissance.

CATHERINE.

Vous me donnez le regret de ne vous y avoir pas accompagné. A votre langage, à votre vivacité, on a peine à reconnaître la noble et rude fierté du vainqueur de *Pultava.*

PIERRE.

Quoi! vraiment, vous me trouvez changé? Eh bien! Catherine, vous devez vous en réjouir. Si, grace à mon séjour en France, je me suis corrigé de tous mes défauts, n'aurai-je pas gagné beaucoup?

CATHERINE.

Non, je ne ressemble pas aux autres femmes; je veux mon czar avec tous ses défauts. Il ne peut acquérir cette grace, cette légéreté française qu'aux dépens de sa franchise, et peut-être de son amour pour moi. Je sais calmer les emportemens de Pierre, je craindrais de ne pouvoir m'opposer à tous ses moyens de charmer. — Mais cette fois, sans doute, voici notre hôtesse.

SCENE IX.

PIERRE, CATHERINE, Mme. FRITZ.

Mme. FRITZ.

Si monsieur et madame veulent passer dans leur appartement, tout est prêt. J'espère qu'ils en seront contens. J'ai fait, au moins, tout ce qui était en mon pouvoir pour les recevoir dignement.

PIERRE.

Que cela ne vous inquiète pas. Je m'accommode fort bien de tout.

CATHERINE.

Moi, pareillement. Nous avons souvent rencontré des gîtes moins agréables.

Mme. FRITZ.

Oh! sans vanité, ma maison n'est pas mal tenue.

PIERRE.

La chose essentielle est le dîner.

Mme. FRITZ.

On s'en occupe. Sans être trop curieuse, monsieur revient de France? C'est un beau pays, à ce qu'on dit; mais vous avez dû y voir notre czar; car il vient d'y faire un voyage.

PIERRE.

Oui, je l'ai vu.

Mme. FRITZ.

Est-ce un bel homme? Le connaissez-vous un peu?

PIERRE.

Beaucoup. Mais parlons d'autre chose.

Mme. FRITZ.

Non, non; vous me direz de ses nouvelles. J'en demande à tous les voyageurs. J'ai un faible, moi, pour ce cher homme. Aussi, je connais tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a dit: j'en instruis le village, et cela ne laisse pas que de me donner de la considération.

PIERRE (*à part.*)

Allons, je vois qu'elle ne va parler que de moi.

Mme. FRITZ.

Oh! il a dû se plaire dans ce pays-là; il aime les jolies femmes et le bon vin.

CATHERINE (*souriant.*)

Oui, même un peu trop quelquefois.

Mme. FRITZ.

Oh! il faut être juste: c'est un homme qui se donne bien de la peine. Il est toujours en course. Tantôt pilote, charpentier, soldat, général...... Et on fatigue dans tous ces états-là. On dit qu'il est un peu emporté. Eh! qui est-ce qui n'a pas ses défauts? Croyez-vous que Catherine n'a pas les siens?..... Ah! puisque nous sommes sur le compte de ces braves gens, vous pourrez me dire s'il est vrai qu'ils ont eu dernièrement une grande dispute, je ne sais pas trop pourquoi. Pierre, dit-on, dans sa fureur, brisa une glace de Venise,

et dit à l'impératrice : Tu vois qu'il ne faut qu'un coup de ma main pour faire rentrer cette glace dans la poussière dont elle était sortie. A cela, Catherine, bien loin de se fâcher, le regarda d'une certaine manière, avec un air si bon, si tendre, et lui répondit : « Vous avez détruit ce qui faisait l'ornement » de votre palais; croyez-vous qu'il en devienne plus beau? » A ces douces paroles, comme il resta muet! il fut obligé de faire la paix avec la bonne dame.

PIERRE.

Oui, elle a toujours raison.

Mme. FRITZ.

J'ai bien envie de la voir; et je vous le dis là du fond de l'ame. Je donnerais la moitié de ce que je possède, pour qu'elle et son grand Pierre bussent un jour de mon vin.

PIERRE.

Que sait-on? ils en boiront peut-être.

Mme. FRITZ.

Oh! non. Quoiqu'ils courent toujours, je ne les verrai jamais. Quand ils passeraient par la Livonie, ils ne s'arrêteraient pas dans un petit village comme celui-ci. Ce n'est pas qu'il n'y vienne des gens très comme il faut. (*Catherine se lève.*) Mais moi, qui m'amuse à vous entretenir..... Vos femmes vous attendent dans votre appartement. Si vous voulez, je m'en vais vous y conduire.

CATHERINE.

Il n'est pas nécessaire.

PIERRE (*à Catherine.*)

Je vous rejoins à l'instant.

CATHERINE.

Adieu, bonne hôtesse. Je vous laisse avec mon époux; votre conversation paraît lui plaire; parlez-lui toujours de Catherine. (*Elle sort.*)

SCENE X.

PIERRE, Mme. FRITZ.

Mme. FRITZ.

MADAME votre épouse a l'air d'une bonne femme, il faut l'avouer.

PIERRE.

Oui, c'est une bonne femme.

Mme. FRITZ.

Et belle, qui plus est. Y a-t-il long-temps que vous êtes marié? Avez-vous des enfans? Sont-ils jolis?

PIERRE (*à part.*)

Oh! quelle questionneuse! C'est à mon tour. (*A part.*) Consultons mes tablettes. (*Il lit tout bas.*) C'est cela. Avant de répondre à vos questions, dites-moi si vous n'avez pas ici un jeune garçon menuisier, que l'on nomme Charles?

Mme. FRITZ.

Bath! est-ce que vous le connaissez? Sans doute qu'il est ici. C'est un gentil garçon; il est bon, il est honnête. Tenez, il travaille ordinairement dans cette salle, parce que je me fais un plaisir de l'occuper. Il fait si bon usage de son argent... Je vous le dis en confidence; il le donne à une jeune personne, qu'on nomme Eudoxie.

PIERRE (*à part.*)

Oh! je vois avec plaisir qu'il est bon, sensible... Revenons à Charles.

Mme. FRITZ.

Je vous disais donc que cette pauvre Eudoxie.....

PIERRE.

Encore Eudoxie! Pour Dieu, finissons, ma bonne; vous me feriez jurer comme un Cosaque. Dites-moi promptement quel est le pays de ce Charles, quel est son véritable nom, si sa famille existe encore, si vous connaissez ses parens? Voilà ce que je veux savoir, et ce qu'il faut que vous me disiez.

Mme. FRITZ.

Eh bien, voilà tout justement ce que je ne vous dirai point, et cela, par une bonne raison, c'est que je n'en sais rien.

PIERRE (*à part.*)

Allons, elle ne sait rien de ce que je veux savoir. Je puis au moins le voir. Faites-le venir à l'instant même.

Mme. FRITZ.

Ah! faites-le venir. Comme vous parlez! C'est-à-dire, si

cela lui convient. Vous ne le connaissez pas encore, je le vois bien. Il ne fait que ce qu'il veut. Il n'aime point la contrainte; et c'est assez qu'on lui ordonne une chose, pour qu'il ne la fasse pas, sur-tout depuis son affaire avec l'ambassadeur, il a une prévention contre les grands seigneurs.....

PIERRE.

Oh! mais, je ne suis pas un grand seigneur, moi.

Mme. FRITZ.

Oh! ce n'est pas pour vous que je dis cela; on voit bien que vous êtes un homme tout simple, tout uni..... Mais, tenez, le voici.

PIERRE (*à part.*)

En effet, cette ressemblance est frappante.

SCENE XI.

PIERRE, Mme. FRITZ, CHARLES.

Mme. FRITZ.

CHARLES, Charles, approche donc, mon garçon; tiens, voilà un étranger qui veut te parler.

CHARLES.

Je n'ai point d'affaires avec les étrangers, et je m'en vas.

PIERRE (*riant.*)

Ah! monsieur Charles, vous vous rappelez donc encore votre dispute avec les officiers russes?

CHARLES.

Qui est-ce qui vous a dit cela? C'est bien mal à vous, madame Fritz.

Mme. FRITZ.

Ce n'est pas moi qui en ai parlé, je te l'assure.

PIERRE.

Non, ce n'est pas madame : c'est l'ambassadeur lui-même.

CHARLES.

L'ambassadeur! oh! maudit officier! Allons, dans le village, ils m'appelleront encore le gentilhomme.

PIERRE.

Mais si vous l'êtes, quel grand mal y a-t-il à cela?

CHARLES.

Non, je ne le suis point; je ne veux pas l'être.

PIERRE.

Parlez, mon ami. J'ai des raisons pour connaître votre naissance.

CHARLES.

Ah! monsieur veut connaître ma naissance! Mais si je ne la connais pas, moi qui vous parle?

PIERRE.

Eh bien! en causant ensemble, nous parviendrons peut-être à la découvrir. Commencez par me dire qui vous êtes?

CHARLES.

Oh! cela n'est pas difficile. Je suis garçon menuisier; si vous avez quelque chose à faire, vous pouvez vous adresser à moi; je ferai tout aussi bien la besogne qu'un autre.

PIERRE.

Ce n'est pas cela dont il est question.

CHARLES.

Je fais tous les genres : portes, croisées, armoires, et je ne connais pas un compagnon capable de faire un assemblage comme moi.

PIERRE.

Chez qui avez-vous appris votre état?

CHARLES.

Chez mon maître.

PIERRE.

Quel pays habitait-il?

CHARLES.

Tantôt l'un, tantôt l'autre.

PIERRE.

(*En colère.*) Morbleu! si...., (*A part.*) Contraignons-nous, je le dois.

Mme. FRITZ.

Mais, Charles, ce n'est pas ainsi qu'on répond.

CHARLES.

Eh bien! si cela me plaît à moi de répondre ainsi.

Mme. FRITZ.

Mais c'est pour ton bien que ce monsieur t'interroge, sans doute; il paraît un si honnête homme!

CHARLES.

Ah! oui; fiez-vous à sa mine. Et l'ambassadeur aussi paraissait un honnête homme. Il m'a fait des questions à ce sujet. Il m'avait promis de n'en pas parler; et vous voyez bien qu'il envoie tout exprès quelqu'un pour se moquer de moi.

PIERRE.

Je n'ai pas voulu vous blesser, monsieur Charles; c'est par l'amitié que je vous porte.....

CHARLES.

L'amitié! Plaisante amitié!..... Vous me faites des questions d'un ton protecteur; et le tout, pour vous amuser à mes dépens. Et s'il me plaisait de vous dire que vous ne saurez rien de tout ce que vous me demandez, que répondriez-vous?

PIERRE.

Que je trouverais bien le moyen de vous faire parler, si j'en avais l'envie.

CHARLES.

Vous! Ah! parbleu, je vous en défie. Vous ne m'arracherez pas un mot; c'est aussi sûr que la Russie est au czar.

PIERRE.

(*A part.*) Feignons de nous mettre en colère; effrayons-le. (*Haut.*) Vous le prenez sur ce ton-là? Ah! parbleu, nous verrons.

CHARLES.

Ah! parbleu, nous verrons.

Mme. FRITZ.

Voilà encore, monsieur Charles, que vous allez faire des sottises.

CHARLES.

J'aime mieux les faire que de les dire.

PIERRE.

On m'avait bien dit que vous étiez un mutin.

CHARLES.

Oui, je suis un mutin, quand on cherche à me chagriner.

PIERRE.

Vous cesserez de l'être, si je vous fais prendre par mes gens, et si je vous fais conduire à Pétersbourg. Là, ce sera le czar qui vous interrogera.

CHARLES.

Je ne suis jamais allé à Pétersbourg; le czar n'a rien à me dire; et quoique ce soit peut-être une bonne connaissance à faire, je ne me soucie pas de lui faire une visite.

PIERRE.

Vous le verrez pourtant. Si je dis un mot, rien ne pourra vous sauver du voyage.

CHARLES.

Laissez donc. Voilà comme sont tous ces gens riches, quand ils ont affaire à de pauvres diables comme moi. Je veux ci, je ferai ci, je vous enverrai là. Nous en avons bien vu d'autres.

PIERRE.

Ah! vous croyez que je n'en ai pas le pouvoir?

Mme. FRITZ.

Mais il a raison en cela, monsieur; car enfin, vous n'avez pas le droit de tourmenter ce pauvre jeune homme; et puisqu'il veut rester ici, il y restera. Nous avons des magistrats qui ne souffrent point qu'on fasse violence aux sujets du czar.

CHARLES.

Mais, mon Dieu! la bonne maman Fritz, vous ne voyez pas que ce monsieur badine; il sait tout aussi bien que moi qu'il ne fera rien de ce qu'il dit. Il parle qu'il veut me mener devant Pierre; mais il n'oserait. Si le czar savait seulement la manière dont on veut s'y prendre pour me conduire à lui, ce monsieur, qui fait l'homme important, serait bien petit alors. Quoique nous n'ayons jamais vu notre empereur, nous savons bien qu'il veut que les lois soient respectées dans ses Etats; et comme il les a faites pour les petits comme pour les grands, il saurait bien punir ceux qui les violent.

Mme. FRITZ.

Oh! sans doute. Je ne crains pas qu'on te fasse violence dans ma maison; et quoique le magistrat du village soit un sot, il n'oserait, par la crainte du czar même, nous faire une injustice.

PIERRE (*à part.*)

Douce récompense de mes travaux! Mes sujets peuvent compter sur la protection des lois.

CHARLES.

Ce que nous vous disons-là, vous donne à penser, n'est-il pas vrai, monsieur l'étranger?

PIERRE (*à part.*)

C'est le seul moyen; eux-mêmes me l'ont donné.

CHARLES.

Eh bien! êtes-vous encore d'humeur à me faire voyager?

PIERRE.

Non, vous resterez ici; et puisque vous implorez la protection du magistrat, c'est à lui que vous aurez affaire.

CHARLES.

A la bonne heure. Quand on est honnête homme, on n'a rien à craindre des magistrats.

Mme. FRITZ.

Mais quel est son crime, pour être interrogé par lui?

PIERRE.

Ah! quel est son crime? On a fait à l'empéreur un rapport de ce qui s'était passé entre Charles et les officiers russes; on l'a peint comme un mauvais sujet, un querelleur; et le czar veut venger l'honneur de ses officiers, en punissant d'une manière exemplaire celui qui s'est rendu coupable de cette insulte.

CHARLES.

Allons, voilà encore cette maudite affaire qui revient. Je me doutais qu'elle me jouerait quelque mauvais tour.

PIERRE.

Eh bien! monsieur le mutin, vous ne dites plus rien? (*A part.*) Je ris de son embarras.

Mme. FRITZ.

Mais, monsieur, il avait raison, je vous l'assure. Il n'a fait que défendre une pauvre jeune fille.

PIERRE.

Cela ne vous regarde pas, ma bonne.

CHARLES (*à part.*)

Diable d'homme! Cela finira mal. (*Haut.*) Monsieur, puisque l'empereur veut bien se mêler de mes petites affaires, il fera là-dessus tout ce qui lui paraîtra convenable. Je m'en rapporte à sa justice; mais en attendant, toutes les fois qu'un de ses officiers viendra cajoler mademoiselle Eudoxie, je la défendrai; d'abord, parce qu'elle est sage et honnête, et qu'un brave homme doit toujours secourir une fille innocente. Sur ce, je vous souhaite bien le bonjour, et je m'en vas.

PIERRE.

Doucement, doucement. Vous ne sortirez pas.

CHARLES.

Comment, je ne sortirai pas! De quel droit?

Mme. FRITZ.

Ne cherche pas à t'enfuir. Je saurai te sauver.

PIERRE (*à part.*)

Assurons-nous de lui: la crainte pourrait l'engager à quitter le pays.

Mme. FRITZ.

Mais, monsieur, pourquoi voulez-vous le retenir?

PIERRE.

Ce sont mes affaires. Holà! quelqu'un! (*Plusieurs domestiques entrent.*) Ne quittez pas un instant ce garçon. S'il veut sortir, vous l'enfermerez dans l'appartement voisin. Et vous, allez chercher le magistrat de l'endroit : dès qu'il sera arrivé, vous viendrez m'avertir. Monsieur Charles, puisque que je ne peux pas savoir qui vous êtes, le magistrat le saura. En attendant, apprenez à être plus circonspect avec les officiers de l'empereur.

SCENE XII.

Mme. FRITZ, CHARLES.

Mme. FRITZ.

Je le dis du fond de mon ame; je croyais notre étranger un plus brave homme que cela.

CHARLES.

Je vous disais bien qu'il ne fallait pas vous fier à l'apparence.

Mme. FRITZ.

Qui se serait douté qu'il voulût te faire du chagrin? Je suis désolée de cet accident-là.

CHARLES.

Ce n'est pas votre faute, la mère. Ah! mon Dieu! pourvu qu'ils n'aillent pas me séparer de mademoiselle Eudoxie..... C'est tout ce que je leur demande. Dites-moi, madame Fritz, (*il lui parle bas*) on ne sait pas ce que tout cela peut devenir. Si on m'emmène quelque part, promettez-moi que vous n'abandonnerez pas mademoiselle Eudoxie; et puis, quand je serai parti, vous vendrez tous mes outils, et vous lui en remettrez l'argent, entendez-vous. Vous me le promettez, n'est-il pas vrai, bonne Fritz?

Mme. FRITZ.

Mais, mon Dieu! tu me fais peine, mon garçon: tu as l'air de faire ton testament.

CHARLES.

Oh! c'est bien mon testament, je vous l'assure; car si on m'éloigne d'elle, au bout de quinze jours, je suis un homme mort; vous pouvez y compter.... Que je suis donc malheureux! Maudite querelle avec ces officiers! C'est pourtant tout cela qui est la cause du chagrin que j'éprouve. C'est bien fait aussi; pourquoi me suis-je avisé de faire le gentilhomme! (*Il sort avec madame Fritz. Tous les domestiques suivent.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EUDOXIE, Mme. FRITZ.

EUDOXIE.

Eh bien, voilà que je ne peux plus le voir maintenant. Ils l'ont enfermé dans une chambre comme un criminel.

Mme. FRITZ.

Console-toi, ma bonne amie, le magistrat va venir; il saura bien nous faire rendre justice.

EUDOXIE.

Bath! votre magistrat; c'est un imbécile important, qui parlera beaucoup, et peut-être pour lui faire du mal.

Mme. FRITZ.

Oh! non; je crois qu'il prendra cette affaire à cœur, parce qu'enfin, on a méprisé son autorité. Je t'avoue que si cet étranger était quelque boyard, je ne serais pas tout-à-fait aussi rassurée. Je connais notre juge : il est insolent avec les petits, bas et rampant avec les grands, et sot avec tout le monde.

EUDOXIE.

Oh! mon Dieu! s'ils allaient emmener mon pauvre Charles, mon appui, mon soutien, mon ami, qu'est-ce que je deviendrais?

M . FRITZ.

Tu resterais avec moi, et tu me tiendrais lieu de fille.

EUDOXIE.

Oh! pas long-temps; car je sens bien que j'en mourrais.

Mme. FRITZ.

Eh bien, ne voilà-t-il pas qu'elle dit la même chose que lui;

« J'en mourrais, je serais mort avant quinze jours. » Et il faut que personne ne meure et que vous soyez tous heureux. N'aurais-tu pas envie aussi de faire ton testament? hein?

EUDOXIE.

Hélas! il sera bientôt fait. Voici de l'argent que Charles m'avait donné pour retirer mes bijoux des mains d'un usurier; prenez-le, bonne Fritz, pour retirer Charles des mains de la justice.

Mme. FRITZ.

Tu as une bonne idée de la justice, à ce qu'il me paraît! Pauvres enfans! Et Charles qui veut que je vende ses outils pour t'en donner l'argent!

EUDOXIE.

Comment, il est possible! Mon pauvre Charles, mon bon Charles!....

Mme. FRITZ.

J'espère qu'il t'aime, celui-là.

EUDOXIE.

Oh! il ne me l'a jamais dit, je vous l'assure; il a pour moi un respect....

Mme. FRITZ.

Oh! le respect n'empêche pas l'amour. Mais voici le magistrat. Ayons soin de piquer son orgueil.

EUDOXIE.

Oh! oui; tâchez de nous le rendre favorable.

SCENE II.

LE MAGISTRAT, EUDOXIE, Mme. FRITZ.

LE MAGISTRAT.

VOTRE serviteur, madame Fritz. Qu'est-ce qui se passe donc de nouveau chez vous? Comment, on me mande, on me déplace, moi, le magistrat de l'endroit! En vérité, cela ne se conçoit pas du tout, en vérité.

EUDOXIE.

Vit-on jamais une chose semblable! faire venir chez soi la justice!

Mme. FRITZ.

Elle vaut bien la peine qu'on l'aille chercher.

LE MAGISTRAT.

Certainement. Vous me connaissez.... Je ne serais pas venu.... Mais on m'a dit que cet étranger qui me demandait était un homme riche, qui était arrivé avec un train de voitures, et vous sentez que l'on doit des égards....

Mme. FRITZ.

A des voitures : oui, oui. Mais il me semble que les droits de votre place doivent être d'abord respectés; et s'il était vrai que cet étranger eût à se plaindre de quelqu'un, il pouvait bien aller porter ses plaintes chez vous.

LE MAGISTRAT.

Sans doute.

Mme. FRITZ.

Mais en ce cas là, pourquoi donc avez vous été assez faible pour vous rendre aux ordres d'un homme qui se donne même les airs de ne pas se faire connaître ?

LE MAGISTRAT.

Ah! c'est un homme qui ne veut pas qu'on le connaisse. J'étais dans mon cabinet, quand on est venu me chercher de la part d'un étranger qui logeait à votre auberge..... Un étranger, ai-je dit; c'est peut-être un homme qui voyage. — Çà, et vîte, ma robe, c'est uue bonne affaire! Je suis venu en hâte, en hâte; parce qu'enfin, il faut toujours montrer de l'empressement lorsqu'on veut bien vous faire l'honneur de vous appeller pour juger quelques quidams. — Allons, je vais trouver la personne qui m'a demandé...., parce que, vous m'entendez bien, quelque sagacité qu'on ait, on ne peut pas décider tout de suite. Avant de juger l'affaire, il faut que je sache au moins un peu de quoi il est question.

Mme. FRITZ.

Eh bien! moi, je vais vous le dire. Il est arrivé ce matin, dans mon auberge, un étranger avec une nombreuse suite.

LE MAGISTRAT.

J'ai vu les voitures. Elles sont superbes, les voitures. C'est un homme riche, à coup sûr.

EUDOXIE.

Mais cela ne prouve rien.

LE MAGISTRAT.

C'est un homme de qualité, un boyard peut-être, hein? Croyez-vous que ce soit un boyard?

Mme. FRITZ.

Je n'en sais rien; mais je ne le crois pas. Son extérieur est simple; je n'ai vu aucun ordre sur ses habits.

LE MAGISTRAT.

Oh! je vois ce que c'est; un négociant, un banquier, un financier.

Mme. FRITZ.

L'étranger a aperçu Charles.

LE MAGISTRAT.

Ah! je le connais. Le garçon menuisier, le gentilhomme. Ah! ah! ah! Drôle de garçon!

Mme. FRITZ.

Eh bien! il a voulu savoir son nom de famille et le lieu de sa naissance.

LE MAGISTRAT (*riant.*)

Ah! il a voulu savoir son nom et le lieu de sa naissance! Eh bien! Charles ne le savait pas, peut-être?

Mme. FRITZ.

Charles n'a pas voulu répondre; l'étranger l'a menacé; la querelle s'est échauffée, et l'inconnu a fini par le faire prendre par ses gens, et le détenir dans un appartement.

LE MAGISTRAT.

Ah! mon Dieu! mais qu'est-ce que vous me dites donc? Mais c'est une affaire criminelle que cela.

EUDOXIE.

Ah! très-criminelle, je vous assure.

LE MAGISTRAT.

Il faut que ce garçon ait commis quelques fautes d'une nature..... d'une nature.... Vous entendez bien.

Mme. FRITZ.

Mais ce n'est pas Charles qui a tort dans tout cela; c'est l'étranger qui, de sa pleine autorité, se fait justice à lui-même.

LE MAGISTRAT.

Sans doute, c'est l'étranger. Il a tort; mais c'est très-défendu par les lois.

Mme. FRITZ.

C'est vous seul qui devez et pouvez faire arrêter quelqu'un?

LE MAGISTRAT.

Il n'y a que moi qui ai ce droit.

Mme. FRITZ.

Que deviendrions-nous, si chaque voyageur se permettait d'arrêter un habitant du bourg?

LE MAGISTRAT.

Ah! mon Dieu! mais tout le village se trouverait arrêté, et moi le premier.

EUDOXIE.

Je vous demande qu'est-ce qu'on peut reprocher à ce pauvre garçon?

LE MAGISTRAT.

Oh! rien, absolument rien.

M . FRITZ.

Un homme qui vous aime, qui vous estime.

LE MAGISTRAT.

Mais, c'est que je l'estime beaucoup, moi.

Mme. FRITZ.

Hier au soir, il m'aidait à faire déballer des vins qui me sont arrivés de France. « Mère Fritz, voilà un joli petit panier » de Champagne : notre magistrat l'aime beaucoup; vous de- » vriez bien lui en faire présent. »

LE MAGISTRAT.

Et c'est lui qu'on ose mettre en prison! Oh! je vais de ce pas.....

Mme. FRITZ.

Voici l'étranger.

LE MAGISTRAT.

Bon! laissez-nous. Nous allons voir comment il s'en tirera.

SCENE III.

PIERRE, LE MAGISTRAT.

PIERRE.

Vous êtes sans doute, monsieur, le magistrat que j'ai fait demander?

LE MAGISTRAT.

Oui, monsieur; et je vous avoue que je suis fort étonné, fort irrité.....

PIERRE.

Et de quoi donc, monsieur?

LE MAGISTRAT.

Comment! vous osez arrêter quelqu'un sans ordre?

PIERRE.

Je conviens de mon tort; je suis fâché.....

LE MAGISTRAT.

(*A part.*) Ce n'est pas un homme puissant; il a peur. Vous êtes fâché! Exercer un acte d'autorité, de magistrature.....

PIERRE.

Mais, quand vous saurez les raisons.....

LE MAGISTRAT.

Y a-t-il des raisons qui permettent à un étranger d'exercer ma charge?

PIERRE.

Mais, monsieur, si vous voulez m'entendre.....

LE MAGISTRAT.

Vous croyez que, parce que je suis un petit juge de village..... Mais apprenez que je jouis d'une très-grande considération, et que le czar lui-même a beaucoup de bontés pour moi.

PIERRE

Ah! vous connaissez le czar?

LE MAGISTRAT.

Beaucoup, beaucoup. Revenons à notre affaire.

PIERRE.

Mais cette affaire est toute simple; j'ai cru pouvoir m'assurer de la personne de Charles, et j'ai pensé qu'en vous faisant avertir.....

LE MAGISTRAT.

En me faisant avertir!... Mais c'est, en vérité, très-commode! Et qui êtes-vous, pour vous permettre de telles atteintes à mon autorité?

PIERRE.

Mais je suis...... Vous me demandez ce que je suis? (*A part.*) Evitons bien de nous faire connaître.

LE MAGISTRAT.

Eh bien! vous ne pouvez pas me dire qui vous êtes?

PIERRE.

Mais, monsieur le juge, vous me pressez beaucoup. Je vous avoue même que vous m'embarrassez.....

LE MAGISTRAT.

Ah! je vous embarrasse! Nous y voilà. Mais si vous ne me répondez *ad hoc* tout-à-l'heure, je vous fais arrêter.

PIERRE.

Vous, me faire arrêter! (*Il ouvre son habit.*) Connaissez-vous cela?

LE MAGISTRAT.

Diable! L'ordre de Saint-André! Je suis perdu! Monseigneur.....

PIERRE.

Avez-vous entendu parler de Menzikof?

LE MAGISTRAT.

Le grand boyard de Russie, l'ami, le confident, le général de Pierre-le-Grand.

PIERRE.

Le connaissez-vous ?

LE MAGISTRAT.

De réputation. Je ne l'ai jamais vu..... (*A part.*) Ah! mon Dieu! si c'était lui?.....

PIERRE.

Ah! vous ne l'avez jamais vu? Eh bien! vous le voyez. Êtes-vous encore d'humeur à me faire arrêter ?

LE MAGISTRAT.

Monseigneur, je vous assure que j'ignorais..... Car sans cela, le zèle, le respect, l'obéissance......

PIERRE (*à part.*)

Sa bassesse m'indigne.

LE MAGISTRAT.

Mais parlez, monseigneur, parlez; que puis-je pour vous? Je suis à vos ordres. Faut-il faire conduire ce Charles en prison ?

PIERRE.

Paix!

LE MAGISTRAT.

Tout ce que vous voudrez, monseigneur, tout ce que vous voudrez. Je me tairai.

PIERRE.

Le magistrat doit traiter tous les hommes avec les mêmes égards.

LE MAGISTRAT.

J'espère néanmoins que vous ne m'en voudrez pas; et si mon ministère peut vous être utile, disposez de moi.

PIERRE.

C'est mon projet. Je veux d'abord que vous fassiez venir Charles en ma présence, que vous l'interrogiez, et que vous trouviez le moyen de connaître son véritable nom, le lieu de sa naissance.

LE MAGISTRAT.

Oh! c'est facile, extrêmement facile.

PIERRE.

C'est moi qui porterai plainte contre lui, et vous ne ferez que solliciter ses réponses.

LE MAGISTRAT.

Je vais remplir vos ordres, monseigneur. J'espère que vous ne m'en voulez plus, si je ne vous ai pas traité.....

PIERRE.

Allez, et revenez ici dans un quart-d'heure.

LE MAGISTRAT.

Oui, monseigneur.

SCÈNE IV.

PIERRE (*seul.*)

Ce maudit homme m'a donné de l'humeur. Quand je vois un magistrat s'avilir à ce point, tout mon sang s'irrite. Néanmoins, j'ai bien fait de dissimuler mon indignation; cette contrainte est nécessaire à mes projets. Oui, ce moyen est excellent; c'est la seule manière de savoir si ce Charles est un intrigant..... Mais ce magistrat..... Je l'ai trouvé si vil, si méprisable!..... J'aurais donné, je crois, une de mes provinces pour rencontrer, à la place de ce misérable, un homme droit, intègre, qui, en dépit du nom et des titres que je me suis donnés, eût fait son devoir, en rendant la liberté à ce pauvre garçon, et en me punissant d'avoir osé manquer au respect que les hommes, et sur-tout les grands, doivent aux lois de leur pays. Mais Catherine approche; dissimulons encore.

SCENE V.

CATHERINE, PIERRE.

CATHERINE.

Est-ce que votre intention, Pierre, est de nous faire passer la journée dans cette auberge?

PIERRE.

Nous partirons dans deux ou trois heures. Il faut bien donner à nos gens le temps de se rafraîchir.

CATHERINE.

Pierre, vous me cachez quelque chose. Bien loin de prendre le repos qui vous est nécessaire, vous ne restez pas un instant dans votre appartement; vous avez causé long-temps avec l'hôtesse, vous venez d'envoyer chercher le magistrat, vos domestiques se sont assurés d'un jeune homme qui, dit-on, habite cette maison..... Tout cela m'inquiète, et je voudrais savoir.....

PIERRE.

Ce n'est rien; une bagatelle. Je vous dirai cela.

CATHERINE (*tendrement.*)

Vous avez des secrets pour moi, Pierre. C'est la première fois, peut-être.

PIERRE.

Et non, ma chère Catherine, je n'ai point de secrets. Si je suis resté quelque temps avec notre hôtesse, c'est que je voulais connaître un peu le pays, ce qui s'y passait, si l'on y était content des chefs nommés par le gouvernement. Enfin, je voulais savoir mille détails qui m'intéressent sous le rapport du bonheur public. Comme l'hôtesse est un peu bavarde, sa conversation a dû te paraître un peu longue; c'est tout.

CATHERINE.

Et ce jeune homme arrêté.....

PIERRE.

C'est un entêté que je veux punir. Tout le monde se plaint de lui dans le village.

CATHERINE.

Comment! il vous aurait outragé au point d'exciter votre sévérité?

PIERRE.

Oh! cela ne finira peut-être pas très-mal pour lui. C'est le magistrat qui doit l'interroger. Il faut que vous soyez présente. C'est un garçon naïf, sur l'esprit duquel l'extérieur des hommes n'agit point. Son caractère est franc, ouvert; il aime et fait le bien par instinct; il ne connaît ni les hommes,

ni leurs institutions, ni leurs arts, ni leurs vices. Enfant de la nature, il est libre, bon et rude comme elle; enfin, il vous intéressera, j'en suis sûr.

CATHERINE.

Mais voilà un coupable dont vous faites un éloge.....

PIERRE.

Oui; mais à tout cela, il joint un très-grand défaut, celui d'être querelleur.

CATHERINE.

Mais, comment une bagatelle comme celle-ci peut-elle vous retenir en des lieux?......

PIERRE.

Ce n'est pas une bagatelle. J'ai mes projets, vous les saurez. Et puis d'ailleurs, chère Catherine, tu connais mon faible : tout ce qui a une physionomie singulière, tout ce qui ne ressemble pas aux événemens ordinaires de la vie, m'a toujours plu beaucoup.

CATHERINE.

Oh! oui, toute l'Europe sait que vous aimez les aventures.

PIERRE.

Mais, que nous veut cette jeune personne?

CATHERINE.

C'est cette aimable enfant qui nous a reçu tantôt. Approchez, ma chère petite... Vous pleurez?

SCENE VI.

PIERRE, CATHERINE, EUDOXIE.

EUDOXIE.

SANS doute, je pleure, madame, et j'en ai bien sujet, je vous l'assure.

CATHERINE.

Qu'avez-vous donc, mon aimable enfant?

EUDOXIE.

Le magistrat, ce méchant homme, vient de me rencontrer;

il m'a dit que mon pauvre Charles allait être mis en prison; que monsieur avait porté plainte contre lui; que c'était un mauvais sujet, et qu'on l'enverrait en Sibérie. Est-ce que c'est possible, répondez-moi ?

PIERRE

Mais vous prenez à Charles un grand intérêt?

EUDOXIE.

Mais c'est tout naturel. C'est un si honnête garçon! Si vous saviez tout ce qu'il a fait pour moi, pour mon père!

CATHERINE.

Qu'a-t-il donc fait, ma petite?

EUDOXIE.

Ah! madame, il nous a sauvés de la misère; il m'apportait de l'argent, puis il me disait : « Mademoiselle Eudoxie, » voilà une petite somme qu'un homme riche m'a donnée pour » votre père : c'est un de ses anciens amis; mais il ne veut » point être connu. »

CATHERINE.

Alors, il ne faisait que s'acquitter d'une commission.

EUDOXIE.

Oh! madame, c'était par délicatesse qu'il parlait ainsi, pour ne pas nous humilier. Cet argent était le fruit de son travail, j'en suis bien sûre, et d'un travail bien pénible encore..... Pauvre garçon!

PIERRE (*à part.*)

Il a un bon cœur, j'en ferai quelque chose.

CATHERINE.

Vous m'inspirez pour lui le plus vif intérêt.

EUDOXIE.

Oh! il le mérite bien.

PIERRE.

On prétend qu'il n'est pas aussi doux, aussi sensible que vous le dites. On m'a raconté de lui des traits.....

EUDOXIE.

Oh! c'est une calomnie, monsieur, je vous l'assure. Il est,

au contraire, d'une douceur extrême. Si quelque personne de la maison cherche à le fâcher, s'il se met en colère, je lui fais un signe des yeux, il devient aussitôt tremblant; et quant à sa sensibilité, oh! pour cela, j'en ai des preuves bien certaines.

CATHERINE (*souriant.*)

Quelle naïveté!

EUDOXIE.

Le soir, je lisais quelquefois pour amuser mon père. Le bon Charles nous écoutait; et si par hasard, dans des passages intéressans, je portais mes regards sur les siens, je voyais ses yeux baignés de larmes. Oh! madame, on ne pleure pas ainsi, quand on n'a pas un bon cœur.

PIERRE.

Tout cela est très-bien. Mais enfin, mademoiselle, vous ne disconviendrez pas qu'il n'ait eu une dispute.....

EUDOXIE.

Ah! si dans cette querelle, on doit accuser quelqu'un, ce n'est pas lui, c'est bien moi plutôt.....

PIERRE.

Comment! ce serait vous qui auriez voulu battre l'officier.....?

EUDOXIE.

Bon Dieu! j'entends le magistrat. Ah! le méchant! Madame, faites en sorte qu'il n'arrive aucun mal à ce pauvre Charles, je vous en prie.

CATHERINE.

Ne craignez rien, ma bonne amie; éloignez-vous. Je réponds de lui. Vous m'intéressez tous les deux, et je ferai tout pour vous rendre heureux.

SCENE VII.

LE MAGISTRAT, PIERRE, CATHERINE.

PIERRE.

Eh bien! monsieur, avez-vous exécuté mes ordres?

LE MAGISTRAT.

Oui, monseigneur; on va introduire ici le criminel.

CATHERINE.

Le criminel!

LE MAGISTRAT.

Je l'ai fait escorter par mes gens. Ces figures-là font toujours bien; elles intimident l'accusé.

CATHERINE.

Mais j'ai toujours cru qu'il n'était pas nécessaire d'effrayer un accusé.....

LE MAGISTRAT.

Pardonnez-moi, madame, pardonnez-moi. Je connais cette tactique-là, je l'ai étudiée.

CATHERINE (*à part.*)

Quel est donc cet original-là?

PIERRE.

Peste! monsieur le magistrat, il ne faut pas avoir affaire à vous.

LE MAGISTRAT.

Oh! sans me flatter, il n'y a pas un juge comme moi à vingt lieues à la ronde.

PIERRE (*à part.*)

Tant mieux, morbleu! pour le pays.

LE MAGISTRAT.

Je suis connu dans le canton, et craint; je puis m'en flatter. Malheureusement les affaires ne vont pas. Je ne fais pas grand chose dans mon état. Parlez-moi de Moscow, de Pétersbourg, d'une grande ville enfin; on a toujours le bonheur d'y trouver des vauriens. Vous me direz : Il faut y aller. Oui, sans doute; mais je suis convaincu que si vous daignez parler pour moi à l'empereur, j'y serai aussitôt appelé, demandé et placé.

PIERRE.

Mais vous n'avez pas besoin de moi. Vous me disiez tantôt que vous étiez très-bien avec le czar.

LE MAGISTRAT.

Oh! oui, très-bien autrefois. J'ai demeuré long-temps à

Pétersbourg, et je l'ai vu comme je vous vois. Mais depuis ce temps, je l'ai négligé beaucoup.

SCENE VIII.

PIERRE, CATHERINE, LE MAGISTRAT, CHARLES, LE GREFFIER, *Gardes.*

LE MAGISTRAT.

Ah! bon, voici nos gens.

CATHERINE (*regardant Charles.*)

Quoi! ce jeune homme est l'accusé? Combien sa physionomie est intéressante!

(*Charles reste dans le fond.*)

LE MAGISTRAT.

Greffier, approchez cette table. Vous me permettrez de m'asseoir. Il faut cela, diable! ce n'est pas une plaisanterie. Un juge debout n'a pas la même importance. Dites-moi, monseigneur, de quoi l'accusons-nous?

PIERRE.

D'avoir eu une querelle avec un officier du czar, et de s'être dit gentilhomme.

LE MAGISTRAT.

Ah! bon Dieu! je connais cette affaire-là; elle est terrible.

CATHERINE (*avec intérêt.*)

Comment donc?

LE MAGISTRAT.

J'ai été appelé dans le temps. C'est un homme perdu. C'est très-bien fait de punir un mauvais sujet. Délit criminel! peine infamante!

CATHERINE.

Ah! tant pis.

PIERRE.

Allons, qu'il vous dise tout de suite son nom et sa naissance. Sur-tout, allez au fait.

LE MAGISTRAT (*assis devant une table.*)

Gardes, faites approcher le coupable.

CHARLES (*en arrivant.*)

Le coupable! Et qu'est-ce que j'ai donc fait?

LE MAGISTRAT.

Nous le saurons, mon bon ami. Maintenant, procédons en forme à l'interrogatoire dudit accusé.

CHARLES.

Accusé! et de quoi?

LE MAGISTRAT.

D'avoir, sur la réquisition connue, prouvée et certifiée de monseigneur Menzikof.....

CATHERINE.

Menzikof!

PIERRE (*bas, à Catherine.*)

Chut! Catherine.

LE MAGISTRAT.

Et sur la déposition formelle et par écrit de l'ambassadeur du czar, insulté, outragé, maltraité l'un des officiers à son service. Ce de quoi ledit empereur est fort irrité, et a envoyé ledit monseigneur, à cette fin de prendre connaissance dudit délit.

CHARLES.

Me parlez-vous hébreu? Je veux mourir, si j'entends un seul mot de ce que vous dites.

LE MAGISTRAT (*bas, à Pierre.*)

Je le connais..... Si nous ne l'effrayons, nous n'en viendrons jamais à bout; d'ailleurs, c'est l'usage.

PIERRE.

Faites-ce que vous voudrez; mais allez au fait.

LE MAGISTRAT.

Je suis donc forcé, d'après le rapport de l'ambassadeur, fait à monseigneur.....

CHARLES.

L'ambassadeur ! monseigneur ! Je crois, en vérité, que tout le monde est devenu fou.

LE MAGISTRAT.

Tenez-vous dans les bornes du respect, jeune homme, sinon je me verrai forcé de vous faire mettre au cachot; et ce, pour remplir dignement les devoirs de ma charge, et pour vous apprendre à parler honnêtement.

CHARLES.

Comment, au cachot! Mais cela passe la plaisanterie, au moins.

LE MAGISTRAT.

Taisez-vous, et répondez.

CHARLES.

Me taire, et répondre! Si vous n'étiez pas juge, je croirais que vous dites des sottises.

LE MAGISTRAT.

Ayez soin d'écrire toutes ses réponses.

LE GREFFIER (*écrivant.*)

Vous dites des sottises.

LE MAGISTRAT (*au greffier.*)

Est-ce que cela s'écrit?...... Ce que c'est que d'avoir affaire à des gens bornés!..... Biffez-moi cela. — Votre nom?

CHARLES.

Mais vous le savez bien.

LE MAGISTRAT.

Dites-moi quel est votre nom?

CHARLES (*très-étonné.*)

Charles Scavronski.

CATHERINE (*surprise.*)

Charles Scavronski!

PIERRE (*à part.*)

Catherine est étonnée.

LE MAGISTRAT.

Votre pays?

CHARLES.

La Lithuanie.

LE MAGISTRAT.

Votre âge?

CHARLES.

Vingt ans.

CATHERINE.

Charles Scavronski, de Lithuanie! Vingt ans! Quel rapport!

PIERRE (*à part.*)

Je jouis de son trouble.

LE MAGISTRAT.

Votre profession?

CHARLES.

Menuisier.

CATHERINE.

Menuisier! La chose est impossible.

LE MAGISTRAT.

Avez-vous encore des parens?

CHARLES.

Je ne les ai jamais connus.

CATHÉRINE (*à part.*)

Il n'a point connu ses parens! Ses traits, ses yeux..... Dissimulons mon trouble.

LE MAGISTRAT.

N'avez-vous pas eu une querelle avec un des officiers de l'ambassadeur?

CHARLES.

Sans doute. Il insultait une jeune personne honnête, vertueuse; je l'ai défendue; j'ai fait mon devoir; et si le czar, qui, dit-on, est un brave homme, eut été à ma place, il en eut fait autant.

CATHERINE (*agitée.*)

Passez sur la querelle; revenez à sa famille.

PIERRE.

Sachez de lui pourquoi, dans cette querelle, il s'est dit gentilhomme ?

CATHERINE (*vivement.*)

Il s'est dit gentilhomme !

CHARLES.

Eh bien ! voilà tout justement ce que je craignais. Comment, encore on vient me parler de cela ! Mon Dieu ! que je suis malheureux d'avoir dit ce mot-là !

LE MAGISTRAT.

C'est donc un titre faux que vous avez pris ?

CHARLES.

Moi ! mais je n'en sais rien..... Je ne sais plus que dire.

LE MAGISTRAT.

Vous hésitez ! Vous avez donc trompé l'ambassadeur ?

CHARLES.

Ecoutez : D'abord, je vous avertis que je n'ai jamais trompé personne ; et si j'ai tort à vos yeux, il y a de ma part plus d'imprudence que de méchanceté, je vous l'assure.

CATHERINE.

Ecoutons avec attention.

CHARLES.

Comme je vous le disais ; un officier un peu ivre voit mademoiselle Eudoxie. Il faut d'abord vous dire que mademoiselle Eudoxie est bien la personne la plus douce et la plus aimable... Ah ! Dieux ! il faut la connaître pour la juger. Moi, je ne l'aborde qu'en tremblant, tant elle m'inspire de respect.

PIERRE.

C'est bon. Mais après ?.....

CHARLES.

Eh bien ! cet officier, dont je vous parle, voit mademoiselle Eudoxie. Il veut lui dire des galanteries à sa manière ; j'arrive sur ces entrefaites ; je prends, comme de raison, le parti de la demoiselle ; il se fâche, je me fâche aussi ; il veut me maltraiter, je le repousse. Je finis par lui proposer de se battre avec

moi, et de choisir des armes; il me répond avec mépris qu'il n'est pas fait pour se mesurer avec un homme comme moi. A ce mot-là, je ne me contins plus; je lui dis que je le valais, que j'étais gentilhomme comme lui. Il me rit au nez, je m'emporte, et j'allais le battre peut-être, lorsque l'ambassadeur est arrivé. Voilà l'histoire.

PIERRE.

Et pourquoi lui avez-vous dit que vous étiez gentilhomme?

CHARLES.

Oh! cela, j'en conviens, voilà mon tort.

CATHERINE.

Vous ne l'êtes donc pas?

CHARLES.

On m'a dit que je l'étais; mais je n'avais pas besoin de le répéter. Il y a un peu d'orgueil de ma part; mais aussi, pourquoi ne voulait-il pas se battre avec moi? Il me semble qu'on est toujours assez bon gentilhomme pour donner ou recevoir un coup d'épée.

CATHERINE.

Mais répondez, mon ami. Qui est-ce qui vous a dit que vous étiez gentilhomme?

CHARLES.

Madame, c'est une autre histoire cela. Vous me paraissez une aimable dame, et je suis sûr que vous ne vous moquerez pas de moi.

CATHERINE (*émue.*)

Non; je prends trop d'intérêt..... Parlez, parlez, jeune homme.

LE MAGISTRAT.

Mais je ne dis plus rien, moi; et pourtant ma place veut que je parle toujours.

PIERRE (*au magistrat.*)

Faites-moi le plaisir de vous taire, et de vous éloigner un peu. (*Le magistrat et les gardes se placent au fond du théâtre.*)

CHARLES. (*entre Pierre et Catherine.*)

Il faut vous dire d'abord que je n'ai point connu mes parens. Je n'ai dû mon existence qu'à la charité d'un menuisier pauvre, mais honnête.

CATHERINE (*à part.*)

Elevé par charité!

CHARLES.

Il m'apprit tout ce qu'il savait dans son état : c'est la seule éducation que j'aie reçue. J'en ai gémi souvent, sur-tout depuis que je connais mademoiselle Eudoxie. Un jour que je travaillais avec lui dans sa boutique, un voyageur qui traversait notre village, brisa sa voiture devant notre porte. Nous lui offrîmes des secours; il entra dans la maison; ma figure l'intéressa; j'étais bien jeune alors; il demanda à mon bienfaiteur si j'étais son fils. « Non, répondit ce bon père, c'est un orphelin qu'un ministre luthérien m'a remis à sa mort. Cet enfant est le fils de Charles Scavronski, gentilhomme de Lithuanie, mort au service de Suède.

CATHERINE.

Mort au service de Suède!

CHARLES.

Il avait une sœur, continua le vieillard, qui, plus âgée que lui, a péri dans le saccage de Marienbourg. Attendez donc, reprit vivement le voyageur, Scavronski! prisonnière à Marienbourg!..... élevée chez un ministre luthérien..... C'est cela. Cette sœur n'est pas morte; elle est à la cour du czar. Leur nom, leur ressemblance, tout m'assure que je ne me trompe pas. N'avez-vous pas quelques titres, quelques papiers?..... Je n'ai, répondit-il, qu'un écrit que m'a remis en mourant le pauvre ministre. Alors, il fut chercher un papier que l'étranger lut avec attention... Partez, partez, dit-il, pour Pétersbourg. Cet enfant est peut-être destiné à la plus haute fortune. Cela dit, le voyageur remonte en sa voiture, et continue sa route.

PIERRE (*à part.*)

C'est le langage de la vérité.

CATHERINE.

O ciel! mes sens sont troublés!... Pourquoi n'avez-vous pas suivi les conseils de ce voyageur? Pourquoi n'être pas venu me trouv... pourquoi ne pas chercher cette sœur? Elle vous eut accueilli avec bonté, avec tendresse, je vous l'assure.

CHARLES.

C'était bien notre intention; mais, malheureusement, mon

bienfaiteur tomba malade, et quelque temps après, il mourut. Je me vis encore une fois abandonné de tout le monde. Je quittai bientôt le village; et vivant du travail de mes mains, j'ai parcouru l'Estonie, la Courlande, et je suis enfin en Livonie, où j'aurais vécu fort heureux, sans les officiers, les monseigneurs et les ambassadeurs.

PIERRE.

Mais votre sœur?

CHARLES.

Bath! depuis que j'ai voyagé, et d'après ce que j'ai vu, j'ai appris à connaître le monde. Qui vous dit que ma sœur, si elle est une grande dame, comme l'a dit, je crois, le voyageur, voulût me reconnaître? D'ailleurs, moi, j'ignore tout-à-fait quel endroit elle habite, quels moyens il faut prendre pour la retrouver, ce qu'elle est enfin. Aussi, j'ai préféré vivre en paix auprès de mademoiselle Eudoxie, plutôt que d'aller la troubler par ma présence, et peut-être blesser son orgueil.

PIERRE (*bas, à Catherine.*)

Catherine, que dites-vous de cet événement?

CATHERINE (*tout-à-fait troublée.*)

Ah! Pierre!..... Mais ne puis-je voir ce papier que ce vieillard..... Ce sera la dernière preuve.....

CHARLES.

Mon bienfaiteur me l'a remis en mourant. Et comme je devais le montrer à mademoiselle Eudoxie, qui dévait me dire si j'étais gentilhomme, je l'avais pris sur moi. Le voilà.

PIERRE (*prenant ce papier avec empressement et s'approchant de Catherine.*)

Donnez.

CATHERINE (*se parlant.*)

Quoi! ce serait cet enfant que j'ai si long-temps et si vainement cherché!

PIERRE (*lit l'écrit à Catherine.*)

Lisons.

« Sur le point de paraître devant Dieu, j'atteste aux hommes » que l'enfant que j'ai remis entre les mains d'André Ratzki, » est le fils légitime de Charles Scavronski, gentilhomme de » Lithuanie, mort au service de Suède. »

GLACK, *ministre luthérien.*

CATHERINE.

C'est le nom, c'est l'écriture du respectable ministre qui, si long-temps, me tint lieu de père.

PIERRE (*bas, à Catherine.*)

Catherine, ce jeune homme est votre frère?

CATHERINE (*plus troublée.*)

Oui, oui, il est mon frère..... Mais ces mots du magistrat, de *délit criminel*, de *peine infamante*..... (*Elle se lève, va à Pierre, et s'évanouit dans ses bras.*) Ah! Pierre!... mon cœur ne peut y suffire... et malgré moi, la honte..... Ah! Dieux!

PIERRE (*au magistrat.*)

Elle se trouve mal, et mon imprudence..... Holà! quelqu'un.... J'aurais dû ménager sa faiblesse. (*Aux femmes qui sont arrivées.*) Aidez-moi à la transporter dans son appartement. Catherine! chère Catherine..... Monsieur le magistrat, veillez toujours sur ce jeune homme; qu'on prenne de lui le plus grand soin.

SCENE IX.

LE MAGISTRAT, CHARLES, *Gardes.*

LE MAGISTRAT.

Il suffit, monseigneur.... Hum! cet évanouissement.... Il y a quelque mystère là-dessous.

CHARLES.

Sans doute. Mais je n'y conçois rien.

LE MAGISTRAT.

Moi, je ne le conçois que trop bien. Cela va mal, jeune homme, cela va mal. Mais que dois-je faire de ce garçon? Il ne s'est pas trop expliqué..... Bon! n'a-t-il pas dit : *Veillez toujours sur ce jeune homme; qu'on prenne de lui le plus grand soin.* Cela veut dire..... Mais que je suis donc bête, moi! eh, parbleu! cela veut dire : Faites-le conduire en prison. C'est tout simple. Allons, allons, suivez-moi. Comme il faut de la pénétration avec les grands seigneurs! Il faut l'avouer, ils sont bien heureux d'avoir affaire à des gens qui entendent les affaires.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MAGISTRAT, Mme. FRITZ.

LE MAGISTRAT.

C'EST une chose bien singulière, bien inconcevable!

Mme. FRITZ.

Qu'est-ce qui vous agite donc de la sorte?

LE MAGISTRAT.

Ah! madame Fritz, il se passe de grandes chose dans votre maison.

Mme. FRITZ.

Oui, des choses qui me déplaisent beaucoup. Il semble que vous et cet étranger ayez juré de me tourmenter toute la journée. Mais quelle est donc la cause de votre acharnement contre ce pauvre Charles? Cet inconnu le fait arrêter par ses gens, l'interroge devant vous, le fait conduire en prison. Il y est à peine entré, qu'il l'en fait sortir. D'autres personnes le reprennent de vos mains; enfin, que sais-je? A moins que d'être sorcier, il n'y a pas moyen de deviner ce que tout cela veut dire.

LE MAGISTRAT.

Eh bien! moi, je suis sorcier.

Mme. FRITZ.

Je ne l'aurais pas cru. Vous savez donc tout le mystère?

LE MAGISTRAT.

Ecoutez, notre voyageur a quelque motif secret qui le fait agir; première chose. Quant à ce dont vous parlez, vous sentez qu'il faut de la discrétion, de la circonspection, sur-tout quand il est question d'une affaire aussi grande, aussi intéressante, aussi importante.....

Mme. FRITZ (*le contrefaisant.*)

Aussi importante! Eh bien! qu'est-ce? quoi? Vous me feriez mourir avec vos longs discours. Vous n'en savez pas plus que moi. Et peut-être, en vous disant le peu que vous savez, s'est-on encore moqué de vous.

LE MAGISTRAT.

Ah! on se moque de moi! Eh bien, non, je ne sais rien. Ce n'est pas le prince Menzikof qui est dans votre maison? Vous vous en doutiez peut-être, hein? Sa femme ne s'est pas trouvée mal en regardant Charles? Non, c'est une histoire que je vous fais. Le prince ne m'a pas appelé sot et bête, parce que j'avais fais reconduire notre jeune homme en prison; cela n'est pas vrai, peut-être? Je n'y étais pas..... On n'a pas apporté de beaux habits, on n'a pas prié Charles de s'en vêtir; et moi qui étais là, on ne m'a pas mis rudement à la porte?... Non, je ne sais rien, c'est une plaisanterie; on se moque de moi.

Mme. FRITZ.

Oh! maintenant, je vois bien que vous êtes instruit; il ne me reste qu'à vous prier de me faire entendre quelque chose à tout cela.

LE MAGISTRAT.

J'ai de l'estime pour vous, madame Fritz, et vous saurez tous mes secrets. Apprenez donc que je soupçonne, que je présume, que je suis même autorisé à croire que ce jeune homme..... est un jeune homme qui peut avoir, par sa naissance, des relations..... parce que, vous entendez bien, si c'était autrement.... Il n'est pas naturel de mettre de beaux habits à un coupable..... Ce n'est pas mon usage, au contraire.... Aussi, je vous en prie, si l'on vous fait des questions, ne me compromettez pas. Tout le monde sait que les premières lois de notre état sont le silence et la discrétion.

Mme. FRITZ.

Soyez tranquille; je ne vous compromettrai pas.

LE MAGISTRAT.

Maintenant, je vous quitte. Je vais trouver un de mes neveux qui est de la suite de ce seigneur.... Ce cher garçon m'a reconnu. Je ne l'avais pas vu depuis vingt ans. Le gaillard a, ma foi, fait de bonnes affaires. Je lui ai fait le plus tendre

accueil. Il est riche. Oh! il faut aimer ses parens. Il m'a promis de me faire part d'un grand secret, à condition que je n'en dirais rien à personne. Sitôt que je le saurai, je viendrai vous le confier, si toutefois mon devoir le permet.

SCENE II.

Mme. FRITZ (*seule.*)

Je n'ai rien compris à tout son bavardage. Il parle toujours et ne dit rien. Mon Dieu! que je serais malheureuse d'avoir ce défaut-là! Dans ce qu'il m'a dit, cependant, quelque chose m'étonne. Ce sont les vêtemens riches que l'on donne à Charles. Je n'y conçois rien; mais cela doit me rassurer. Si on lui voulait du mal, on ne l'habillerait pas comme un seigneur. Quelqu'un vient. Eh mais, c'est Charles.

SCENE III.

CHARLES, Mme. FRITZ.

CHARLES (*riant.*)

Eh bien! maman Fritz, ah! ah! ah! comment me trouvez-vous?

Mme. FRITZ.

Mais très-bien, en vérité.

CHARLES.

C'est le monseigneur qui m'a fait prendre cet habit. Il m'a fait venir; sa femme n'y était plus. Il m'a dit d'un air riant : Charles prenez ces vêtemens; bientôt je vous présenterai à une dame que vous ne serez pas fâché de connaître. — A moi ces habits? ai-je dit; allons donc, monseigneur, vous riez; on s'est déjà assez moqué de moi, parce que j'avais dit que j'étais gentilhomme, je ne veux pas encore.... — On ne se moquera plus de vous, obéissez, je le veux. — Ma foi, il a dit ce *je le veux* comme un homme qui y est habitué. J'ai pris mon parti. Allons, me suis-je dit à part, il vaut mieux encore qu'ils s'amusent à mes dépens, que de tomber dans les griffes de notre méchant juge. Alors, des messieurs se sont approchés

de moi, m'ont fait des politesses, des révérences, que je leur ai bien rendues, c'est vrai. J'ai mis mes habits, et me voilà.

Mme. FRITZ.

Cela te va bien. Si tu savais comme tu es gentil!

CHARLES.

Vous croyez? Tant mieux. Je vais me présenter à mademoiselle Eudoxie. Cela donne toujours une meilleure tournure. Ah! si je pouvais lui plaire, vêtu de la sorte! Bonne hôtesse, croyez-vous que je lui plairai?

Mme. FRITZ.

De quelque façon que tu sois, tu lui plairas toujours.

CHARLES.

Il me semble que je serai plus hardi avec elle, et que je pourrai lui avouer que..... C'est que vous ne savez pas que mademoiselle Eudoxie est née de personnes.... Ah!..... Mais ce sont des secrets qu'elle seule peut révéler. Vous n'en saurez pas davantage. Où est-elle donc? J'ai une envie qu'elle voie mon bel habit!..... Je vais aller la chercher.....

Mme. FRITZ.

Tu ne la trouveras pas. Cette bonne petite court maintenant dans le village, pour engager les principaux habitans de l'endroit à s'intéresser en ta faveur, et à venir parler au voyageur.

CHARLES.

Oh! bonne mère! allez la chercher, je vous en prie. Je ne peux pas sortir ainsi, tout le village courrait à son tour après moi, cela m'ennuierait, je me fâcherais, je me battrais peut-être encore avec quelque insolent, et cela n'arrangerait ni mon habit, ni ma personne. Je m'en vais l'attendre ici.

Mme. FRITZ.

Adieu, mon enfant. Je ne sais quoi me dit que cela finira bien pour toi. (*Elle sort.*)

SCENE IV.

CHARLES (*seul.*)

Pourtant, cela n'a pas trop bien commencé. Je suis un

peu de son avis ; je crois qu'il ne m'arrivera rien de désagréable. D'ailleurs, j'ai remarqué que, tandis que l'on m'interrogeait, la dame fixait sur moi ses regards avec intérêt ; et moi, je ne sais pas pourquoi je la regardais aussi avec plaisir. Oh! c'est sans doute parce qu'elle est jolie. Elle ne l'est pourtant pas autant que mademoiselle Eudoxie.

SCENE V.

CHARLES, BIRMAN.

CHARLES.

Eh mais, c'est ce méchant usurier! Que vient-il faire ici?

BIRMAN.

(*A part.*) Quel est donc ce seigneur?..... (*Charles se retourne.*) Je ne me trompe pas. Comment donc! mais c'est lui! (*Riant.*) Ah! ah! ah! La plaisante mascarade! Ah! ah! ah!

CHARLES (*se moquant.*)

Eh bien! qu'est-ce qui vous fait donc rire comme cela?

BIRMAN.

Pardon, mon garçon ; mais je vous trouve un air si plaisant... (*Riant.*) Ah! ah! ah! Il est vrai que vous êtes gentilhomme ; ah! ah! ah! je l'avais oublié... Mais j'ai tort de rire ; je crois, Dieu me pardonne, que c'est de l'or fin. (*Touchant l'habit.*)

CHARLES.

C'est bon. Vous me direz peut-être ce que vous me voulez?

BIRMAN.

Je vous apporte les bijoux de mademoiselle Eudoxie, que vous m'avez demandés.

CHARLES (*à part.*)

Ah! diable, il faut lui donner de l'argent, Eudoxie est absente.....

BIRMAN.

Avec tout le respect que je vous dois, vous allez avoir la bonté de me compter cinquante roubles,

CHARLES.

C'est bon, mon ami. Madame Fritz vous comptera tantôt votre somme.

BIRMAN.

Impossible ! J'ai beaucoup de respect pour votre habit ; mais les bijoux ne sortiront de mes mains, que lorsque vous m'aurez payé.

CHARLES (*à part.*)

Diable ! un gentilhomme qui n'a pas le sou ! C'est embarrassant.

BIRMAN.

C'est une bagatelle de cinquante roubles... et ma somme... (*Il tend la main.*)

CHARLES.

Attends un instant que madame Fritz soit de retour.

BIRMAN.

Je n'attends point.

CHARLES.

Eh bien ! va-t-en au diable, maudit usurier.

BIRMAN (*riant.*)

Ah ! ah ! ah ! le gentilhomme a oublié sa bourse.

CHARLES.

Veux-tu me laisser en paix ?

BIRMAN (*riant.*)

Ah ! ah ! ah ! un bel habit, et pas un sou ! Ah ! ah ! ah !

SCENE VI.

LE MAGISTRAT, CHARLES, BIRMAN.

CHARLES.

Ah ! tu ne veux pas finir ! (*Il saisit Birman par le bras.*) Insolent juif !

BIRMAN (*criant.*)

A mon secours, monsieur le magistrat! Otez-moi des mains de ce brave monsieur.

CHARLES (*à part.*)

Ah! diable, le magistrat! Soyons prudent.

LE MAGISTRAT (*à Birman.*)

Comment! vous osez insulter monsieur? lever la main sur lui!

BIRMAN.

Et non; au contraire, c'est lui qui veut me battre.....

LE MAGISTRAT.

Il veut vous battre? Eh bien! apprenez que je prendrai sa défense, et que je saurai punir les insolens qui oseraient lui manquer de respect.

CHARLES.

Tiens! il prend ma défense. Ah!

BIRMAN.

Comment? Manquer de respect à un garçon menuisier..... Ah!

LE MAGISTRAT.

Taisez-vous, et rendez grace à sa clémence, s'il ne vous fait pas punir sévèrement.

BIRMAN.

Me punir! Vous plaisantez sûrement.

LE MAGISTRAT.

Qu'appelez-vous, plaisanter? Je parle sérieusement, monsieur, très-sérieusement.

BIRMAN.

Est-ce que vous me prenez aussi pour un imbécille? N'ai-je pas affaire à Charles, garçon menuisier?

LE MAGISTRAT.

Cela n'est pas sûr, monsieur, cela n'est pas sûr.

BIRMAN.

Ah! c'est que monseigneur rabottait des planches pour ses menus-plaisirs.

CHARLES.

Il a raison. C'est assez rire, monsieur le magistrat. Je veux bien vous amuser un instant..... Mais.....

LE MAGISTRAT.

Ah! monseigneur, vous ne m'amusez point du tout, je vous l'assure.

CHARLES.

Je ne suis point un monseigneur; je suis tout bonnement, comme le dit très-bien ce méchant Birman, Charles, menuisier.

LE MAGISTRAT.

C'est ce qui vous trompe, vous ne l'êtes point.

CHARLES.

Et que suis-je donc enfin?

LE MAGISTRAT.

Je n'en sais rien; mais vous êtes quelque chose.

CHARLES.

(*A part.*) Le fou! (*Haut.*) Vous n'avez pas voulu tantôt que je fusse gentilhomme, et maintenant, vous me donnez de votre autorité.....

LE MAGISTRAT.

Vous verrez si je me trompe. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas m'oublier auprès de vos illustres parens.

CHARLES.

Ah! mes illustres parens! Ah! ah! vous n'êtes donc plus d'humeur de me faire mettre au cachot?

LE MAGISTRAT.

Oh! bien au contraire; je ferais plutôt pendre monsieur, que de souffrir qu'on osât vous insulter.

BIRMAN.

Je crois que le magistrat est aussi fou que le gentilhomme.

LE MAGISTRAT (*bas; à Birman.*)

Ah! je suis fou! je suis fou! Malheureux! si je n'avais

pitié de toi..... Apprends que ces étrangers, qui sont descendus dans cette auberge, sont l'empereur et son épouse.

BIRMAN.

Bon! et d'où savez-vous cela?

LE MAGISTRAT.

De l'un de mes neveux qui est à son service. Mais *motus* sur tout cela. Ce jeune homme a été interrogé sur sa naissance, j'étais présent : il a montré un petit papier, l'impératrice s'est trouvée mal en le lisant; on lui fait prendre de beaux habits, on l'accueille avec politesse, voyez-vous? Devinez-vous? comprenez-vous enfin ce que je vous dis?

BIRMAN.

Oh! mon Dieu! s'il allait, quand il connaîtra son sort....

CHARLES.

Mais qu'est-ce que vous dites donc là?

LE MAGISTRAT.

Oh! je disais à monsieur..... que je n'avais jamais connu un homme plus aimable, plus intéressant que vous.

BIRMAN.

Moi, je lui répondais que vous aviez un excellent caractère, un bon cœur..... Mais j'oubliais de vous remettre le collier de mademoiselle Eudoxie.

CHARLES.

Ah! ah! Attendez que mon hôtesse soit revenue.....

BIRMAN.

Fi donc! fi donc!.... Votre parole vaut de l'argent.... J'attendrai tant qu'il vous plaira; disposez de mon crédit, de ma bourse, enfin de tout ce que je possède.

CHARLES.

Mais quel mal vous prend? êtes-vous fou? Je n'y conçois rien..... J'entends du bruit.....

LE MAGISTRAT.

Prenons garde d'importuner monseigneur.

BIRMAN.

J'espère que monseigneur voudra bien se souvenir de moi.
(Ils sortent en faisant de profondes révérences.)

CHARLES.

Je me souviendrai de vous.

SCENE VII.

CHARLES, Mme. FRITZ, EUDOXIE.

CHARLES.

Enfin, vous voilà, mademoiselle. Je desirais bien vous voir.

EUDOXIE.

Ah! mon Dieu! Charles, comme vous êtes beau!

CHARLES.

Ah! mon Dieu! oui. C'est malgré moi. Est-ce que vous trouvez que cela me va mal?

EUDOXIE.

Mais très-bien, au contraire, je vous l'assure.

Mme. FRITZ.

Mais, tu ne sais pas, mon garçon; on dit dans la maison que tu es parent de cet étranger.....

CHARLES.

Comment, vous aussi, vous croyez à cela?

Mme. FRITZ.

Eh! pourquoi pas? Ce sont les gens mêmes de ce seigneur qui le disent tout bas à tout le monde; et la manière honnête dont on te parle maintenant, le prouverait assez : cet habit même me ferait croire.....

EUDOXIE.

Eh bien! moi, je suis de l'avis de notre hôtesse. Tout me dit que vous êtes d'un rang élevé, et que le ciel vous rendra justice, en vous accordant une fortune que vous méritez si bien de posséder.

CHARLES.

Je ne vous cache pas que je la desire, seulement depuis que je vous connais. Si je deviens riche, vous ne manquerez jamais de rien, mademoiselle Eudoxie, ainsi que notre bonne hôtesse.

EUDOXIE.

Ah! Charles, ne sais-je pas tout ce que vaut votre cœur?

CHARLES.

Non, vous ne pouvez pas le savoir. Si j'étais opulent, je voudrais vous donner d'abord..... tout ce que je possède, pourvu seulement que vous me permissiez de vous servir, de vous voir tous les jours.... de vous aimer comme une amie, comme une sœur, comme.....

Mme. FRITZ.

Comme une épouse.... Allons donc, comme il est timide!

EUDOXIE.

Pourquoi dire ce que M. Charles ne pense peut-être pas.

CHARLES.

Oh! pardonnez-moi, je le pensais; mais la crainte seule de vous déplaire.....

EUDOXIE.

Est-ce que vous pouvez jamais me déplaire, monsieur Charles?

Mme. FRITZ.

Ces pauvres enfans!

CHARLES.

Quoi! vraiment, en vous disant que je préférerais à la fortune, à la naissance, le plaisir d'être aimé de vous, cela ne vous ferait pas de peine, mademoiselle?

EUDOXIE.

Eh! pourquoi donc? Je vous dirais bien que je serais plus heureuse de passer mes jours avec vous dans l'obscurité, que d'être la plus grande dame de Pétersbourg.

CHARLES.

Vous consentiriez donc à être ma femme?

EUDOXIE.

Sans doute, si vous vouliez être mon mari.

CHARLES.

Oh! de toute mon ame. Rien ne peut s'opposer à notre union. Nous sommes tous les deux orphelins. Marions-nous, s'il se peut, dès demain.

Mme. FRITZ.

Vous arrangez cela très-bien; mais vous ne songez pas que vous avez peut-être retrouvé des parens, et qu'ils pourraient s'opposer.....

CHARLES.

Ne croyez donc plus à ces propos ridicules. D'ailleurs, si ça déplaisait aux parens.....

EUDOXIE.

Ce serait bien malheureux pour nous que ce qu'on dit fût vrai! Car enfin, vous savez que mon père m'a défendu d'aller à Pétersbourg, et m'a recommandé de cacher toujours bien mon nom.

M . FRITZ.

A cause de quoi?

EUDOXIE.

Mon père était autrefois un grand seigneur aussi, lui....

Mme. FRITZ.

Je m'en suis doutée.

EUDOXIE.

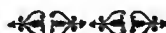
Oh! je suis née bien malheureusement!

CHARLES.

Ne lui parlez pas de cela, bonne Fritz; vous allez la faire pleurer; et chacune de ses larmes me frappe-là. Ne parlons que de notre mariage..... A propos de cela, voici votre collier. L'usurier me l'a rendu. Madame Fritz m'aidera à le payer; et je travaillerai tant, que j'acquitterai bientôt cette petite dette.

Mme. FRITZ.

Ah! bon Dieu! voici notre étranger.



SCENE VIII.

PIERRE, CHARLES, EUDOXIE, Mme. FRITZ.

PIERRE.

Ah! Charles, c'est vous que je cherchais : je veux vous parler. Ma chère hôtesse, faites préparer tout pour notre départ ; nous n'avons que peu d'instans à rester chez vous.

Mme. FRITZ.

Monsieur, monseigneur...... je vais vous obéir. (*A Eudoxie.*) Reste avec Charles, tu me diras ce qui se passera.

EUDOXIE.

Oh! non, je serais de trop ici.

SCENE IX.

PIERRE, CHARLES, EUDOXIE.

CHARLES.

Ah! si vous vous éloignez, je m'en vais aussi. N'est-il pas vrai, monsieur, que mademoiselle Eudoxie n'est pas de trop ici?

PIERRE.

Non, mon ami, elle peut rester; elle s'intéresse tant à vous, qu'elle mérite bien de prendre part à votre bonheur.

EUDOXIE.

Il est donc question de bonheur pour Charles? Ah! que je suis contente!

PIERRE (*à Eudoxie.*)

Vous paraissez l'aimer beaucoup?

CHARLES.

Oh! pas autant que je l'aime : c'est impossible.

PIERRE.

Il faudra pourtant bientôt vous en séparer; au moins pendaut quelque temps.

CHARLES.

Pas un jour, pas une heure. Mais qu'est-ce que c'est donc que cette nouvelle invention? Est-ce que vous avez encore envie de me chagriner? Pour vous divertir, vous m'avez fait prendre ces habits, qui ne me conviennent pas du tout; je vous ai obéi par complaisance; mais, je vous en préviens, elle n'ira pas jusqu'à quitter ma bonne amie, qui sera bientôt mon épouse.

PIERRE.

Votre épouse!

CHARLES.

Oh! oui; c'est une affaire arrangée; nous nous marions demain : si vous voulez être de la noce, il ne tient qu'à vous; vous nous ferez honneur et plaisir.

PIERRE.

Mon cher Charles, je suis loin de blâmer ton union : mademoiselle mérite ton cœur; mais il faut différer cet hymen pendant quelque temps; car, puisqu'il faut te dire tout, je t'enmène, ce soir, avec moi.

EUDOXIE.

Vous l'enmenez? O ciel!

CHARLES.

Ah! c'est-à-dire, si je veux. Cependant, je suis de bonne-foi; quoique vous vous amusiez à me tourmenter depuis ce matin, je ne vous en veux pas du tout; je suis même disposé à vous aimer. Vous avez l'air d'un brave homme. Si vous consentez donc qu'Eudoxie vienne avec moi, eh bien, nous pourrons bien faire la partie de vous suivre.

EUDOXIE.

Charles, pourquoi voyager? Nous sommes si bien ici!

PIERRE.

Ah! ma belle enfant, devez-vous empêcher un frère de passer ses jours avec une sœur qui peut tout pour lui?

CHARLES.

Quelle sœur? Je n'en eus jamais qu'une; je ne l'ai jamais vue.

EUDOXIE.

C'est celle dont vous a parlé ce voyageur.

CHARLES.

Ah! oui; celle qui est bien établie à Pétersbourg?

PIERRE.

Tu souhaites de la revoir?

CHARLES.

Oh! sans doute. Quel est l'orphelin qui ne desire pas retrouver sa famille?

PIERRE.

Hé bien, tu l'as retrouvée.

CHARLES.

Vous connaissez ma sœur?

PIERRE.

C'est moi qui te conduirai dans ses bras.

CHARLES.

Voudra-t-elle me reconnaître?

PIERRE.

Elle le doit. Mais j'entends du bruit. (*A part.*) C'est Catherine : je l'ai quittée à la fin de son évanouissement. Avant de rien révéler, je veux savoir..... (*Haut.*) Mes enfans, éloignez-vous un instant. Je vous ferai bientôt appeler.

EUDOXIE.

Oh! Charles, tu vas être heureux, mon cœur me le dit.

SCENE X.

PIERRE, CATHERINE.

PIERRE.

Ah! ma chère Catherine, je vois avec plaisir que votre santé.....

CATHERINE.

Ce n'est qu'en tremblant que j'ose paraître à vos yeux.

PIERRE.

Quelle est donc la cause de cette indisposition subite? Auriez-vous été fâchée d'avoir retrouvé.....

CATHERINE.

Ah! Pierre! pouvez-vous le penser? Ne vous ai-je pas parlé cent fois de ce jeune compagnon de mes malheurs.... Mais vous devez lire tout-à-fait dans mon ame. Au plaisir de le retrouver, s'est joint un sentiment pénible : ce que m'a dit le magistrat, la crainte qu'une affaire déshonorante.....

PIERRE.

Lui! c'est le plus estimable garçon.....

CATHERINE.

Il est estimable! Oh! Pierre! oh! mon souverain! ta Catherine, ton amante, ton épouse ose embrasser tes genoux, et te supplier d'accorder à son frère une partie de ces mêmes bontés dont tu l'as accablée si long-temps.

PIERRE.

C'était bien mon projet.

CATHERINE.

Quoi! vous saviez?.....

PIERRE.

Tout. Vois cette note que m'avait remise mon ambassadeur: mais je ne voulais pas être la dupe de quelque fripon; et, redoutant même la prévention que pouvait te donner le desir de retrouver un frère, je n'ai pas voulu te mettre du secret. Mais la scène qui vient de se passer a levé tous mes doutes. La vérité simple parlait par sa bouche, et j'étais tellement prévenu pour lui, que, sans le certificat authentique du ministre Glack, j'étais décidé à le reconnaître publiquement pour mon frère.

CATHERINE.

Publiquement! quel bonheur!

PIERRE.

Sans doute. Il est jeune, sensible et brave; avec ses qualités, nous en ferons un homme estimable.

CATHERINE.

Et c'est le plus grand souverain, et c'est le vainqueur de Charles XII qui ne craint pas de s'abaisser jusqu'à reconnaître pour son frère le plus obscur artisan.

PIERRE.

Eh! ma chère Catherine, l'homme puissant et vraiment

grand s'honore en recherchant des parens pauvres et obscurs. En les accueillant avec bonté, il ne descend point jusqu'à eux; mais il les élève jusqu'à lui. (*Gaîment.*) D'ailleurs, dans cette circonstance, mon orgueil serait fort déplacé. Il est menuisier; moi, j'ai été charpentier; l'alliance est convenable.

CATHERINE.

O grand homme! si quelque chose pouvait ajouter à ta gloire, ce dernier trait.....

PIERRE.

Oh! pas d'éloges, ma bonne amie; dans ta bouche, ils sont trop dangereux pour moi; mais songeons à ton frère.....

CATHERINE.

Ah! je brûle de le revoir. Jusqu'à l'âge de six ans, je lui tins lieu de mère, et mon cœur se retrace encore, à son sujet, mille souvenirs touchans.

PIERRE.

C'est moi qui veux te le présenter. Charles, venez.

SCENE XI.

PIERRE, CATHERINE, CHARLES, EUDOXIE.

PIERRE.

Je t'ai promis de te rendre une sœur....

CHARLES.

Hé bien, où dois-je la trouver?

PIERRE.

Ici même, dans cet appartement.

CHARLES.

Dans cet appartement!

PIERRE.

Charles, venez baiser la main de l'imp...., ou plutôt, embrasse ta sœur.

EUDOXIE.

Sa sœur, ô ciel!

CATHERINE (*lui tendant la main.*)

Mon frère !

CHARLES (*se reculant.*)

Voudriez-vous me tourmenter encore ?

PIERRE.

Non, Charles, madame est mon épouse et ta sœur.

CHARLES.

J'éprouve un trouble, un plaisir...... Ah! par grâce, monsieur, ayez pitié de moi; il serait trop cruel de tromper mon cœur.

PIERRE.

Eh! crois-en donc ses pleurs, son émotion; vois ces bras qu'elle ouvre à son frère.

CHARLES.

Ma sœur, ma chère sœur! une émotion, des larmes.... Quoi! je ne suis plus orphelin!... J'ai une famille... Tendres sensations que j'éprouve pour la première fois!

PIERRE (*attendri.*)

O doux sentiment de la nature, que mon cœur est heureux de t'éprouver encore!

CATHERINE.

Mon cher Charles, approche. Eh! oui, oui, ce sont bien là les traits de son enfance : je me les rappelle, maintenant. C'est moi, mon ami, qui ai appaisé vos premiers cris, séché vos premières larmes; c'est moi qui, chargée par notre vénérable tuteur des soins de votre enfance, m'en suis acquittée avec la tendresse d'une mère, jusqu'à l'instant fatal.... Mais vous ne devez pas vous en souvenir, vous étiez si jeune!

CHARLES.

Attendez donc, ma sœur; oui, vos traits, en effet, me rappellent des souvenirs... Je vois encore la chambre que nous habitions......, j'entends encore votre chanson favorite. Un jour, il se fit un grand bruit dans la rue; on enfonça la porte, un vieillard effrayé nous prit tous deux par la main; nous avions déjà gagné la campagne; des soldats nous poursuivent, nous arrachent de ses bras, il vous défend, il tombe.... Voilà tout ce que peut me rappeler ma mémoire.

CATHERINE.

Et c'est à ce désastre public que, prisonnière du plus généreux des hommes, j'ai dû le bonheur de ma vie entière.

CHARLES.

O ma sœur! mon sort a été bien différent. Vous savez quelle a été mon existence?

PIERRE.

Elle va changer, et la fortune....

CHARLES.

Oh! non; laissez-moi dans mon obscurité.... Je ne m'aveugle pas.... Mon état, mon ignorance....

PIERRE.

Charles, ton cœur est sensible, vertueux; c'est assez pour mériter le sort qui t'est réservé.

CHARLES.

Oh! faites de moi tout ce que vous voudrez, je m'abandonne à vous. Mais puisque vous voulez vous occuper de mon bonheur, il est un seul moyen de le faire; c'est de m'unir à mon Eudoxie. Oh! quand vous la connaîtrez, vous la chérirez comme moi.

PIERRE.

J'y suis disposé. Sa conduite généreuse, sa naïve inquiétude pour toi, tout m'intéresse en sa faveur.

CATHERINE.

Il faut qu'elle nous suive à Pétersbourg, et nous verrons...

CHARLES.

Voilà la difficulté. Nous voudrions bien pouvoir nous en dispenser.... Elle a des raisons.

PIERRE.

Comment, des raisons pour ne pas paraître à Pétersbourg?...

CHARLES.

Ah! tout cela c'est un secret... Tenez, je ne dois rien vous cacher. (*Eudoxie le tire par son habit.*) Eh! non, ne crains rien; le beau-frère est un honnête homme.... Il ne faut pas, pour son bonheur, que l'empereur la voie jamais.

CATHERINE.

Comment!

PIERRE.

Vous piquez ma curiosité.....

EUDOXIE.

Oh! Charles, songez que ma liberté, mon existence peut-être....

PIERRE.

Rassurez-vous; je vous donne ma parole d'honneur que le czar ne saura jamais rien de ce que vous pourrez me dire en ce moment.

CHARLES (*à Eudoxie, qui le tire par son habit.*)

Mais, chère Eudoxie, pourquoi vous effrayer? N'êtes-vous pas de la famille? Il faut bien que tôt ou tard on sache qui vous êtes.

CATHERINE.

Sans doute, mon enfant. Quel motif peut vous effrayer au point.....?

EUDOXIE.

Je ne suis pas coupable; et depuis mon enfance, j'expie le crime de mon père.

CHARLES.

Oh! certainement, ce n'est pas sa faute, si son père a trahi sa patrie.

PIERRE (*s'échauffant.*)

Trahi sa patrie! Mais quel est donc son père?

CHARLES.

Oh! un grand seigneur, que vous connaissez sans doute de réputation, l'ami intime de Pierre, l'Hetman des Cosaques.

CATHERINE.

Malheureux, qu'avez-vous dit?

PIERRE.

L'Hetman des Cosaques! Serait-ce, ô Dieux! je tremble de le savoir. Serait-ce l'infâme Mazepa?

EUDOXIE.

Il n'est que trop vrai : c'est à lui que je dois le jour.

PIERRE.

Le traître! le perfide! rien ne pourra le soustraire à ma fureur.

EUDOXIE.

O ciel!

CATHERINE.

Quel emportement! Calmez-vous, songez......

PIERRE.

Non, madame, jamais un pardon de ma bouche.... Je l'ai juré, il périra.

CHARLES.

Ah! de grâce, appaisez.....

CATHERINE.

Ne serez-vous jamais le maître de vos transports? Songez, vous l'avez dit vous-même, que le czar ne doit rien savoir des secrets que l'on vous a confiés. Oh! calmez ces premiers mouvemens de vorre colère......

PIERRE.

Non, madame, non. Je puis pardonner au coupable; mais à l'ingrat, mais au traître Mazepa, jamais! jamais!

EUDOXIE (*fondant en larmes.*)

O ciel! mon père!

PIERRE (*avec la plus grande fureur.*)

Où est-il, ce misérable, répondez, où est-il?

EUDOXIE.

Il est mort.

PIERRE (*après un silence.*)

Il est mort! (*Il va lui prendre la main, elle fait un mouvement.*) Ne craignez rien, Eudoxie, je vous servirai de père.

EUDOXIE (*se jettant à ses genoux.*)

Vous me pardonnez le tort de ma naissance?

PIERRE.

Relevez-vous, ma fille.

CATHERINE.

Ah! je reconnais mon illustre époux.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, Mme. FRITZ.

Mme. FRITZ.

Ah! mon Dieu! quelle nouvelle! Qu'est-ce que tout cela veut donc dire?

PIERRE.

Qu'avez-vous donc, ma bonne mère?

Mme. FRITZ.

Mais cela ne se peut pas. Certainement, ce ne peut être lui... Oh! mon Dieu! si c'était lui!... Moi qui ai parlé tantôt.....

CATHERINE.

Mais quelle est la cause de cette agitation ?

Mme. FRITZ.

Ah! madame.... Ah! princesse.... (*A part.*) Je ne sais comment leur adresser la parole. (*Haut.*) On dit dans le village.... Ah! si la chose était.....

PIERRE.

Eh! madame, parlez donc. De quoi est-il question ? que voulez-vous ? que dit-on ?

Mme. FRITZ.

Tout le village est assemblé, le magistrat est à sa tête ; il va vous haranguer : tous nos jeunes garçons, nos jeunes filles sont déjà à la porte ; ils crient : *Vive Pierre! vivent notre bon Pierre et son auguste épouse !*

PIERRE.

Ah! mon Dieu! nous sommes connus. Partons.

CATHERINE.

Non, vous ne devez pas vous soustraire au desir qu'ont ces bons villageois de rendre hommage à leur empereur.....

CHARLES, Mme. FRITZ, EUDOXIE.

C'est l'Empereur! (*Ils se jettent à genoux.*)

PIERRE.

Oui, mes enfans ; mais aujourd'hui, je ne veux être que votre père. (*Il les relève.*) Mais j'apeiçois l'intègre magistrat. (*A Charles*) Tu ne crains plus maintenant qu'il te mette en prison? Je ne suis pas fâché de le voir ; il est bien juste aussi qu'il ait sa récompense.

SCENE XIII ET DERNIÈRE.

PIERRE, CATHERINE, CHARLES, EUDOXIE, Mme. FRITZ, LE MAGISTRAT, LES HABITANS DU VILLAGE.

LE MAGISTRAT (*aux vieillards.*)

Que personne ne porte la parole avant moi.
(*Au czar.*)
Les habitans de ce village ayant appris, par les cent voix de la Renommée que leur czar, leur empereur, leur souve-

rain était au sein de leurs foyers domestiques, tel qu'un soleil qui, par ses rayons.... vivifians, réchauffe la.... hum.... tel qu'un soleil réchauffe.....

PIERRE.

C'est assez. Je n'ai pas besoin de votre discours pour être sensible à la démarche de ces bons habitans, et la preuve que je suis disposé à leur faire du bien, c'est que je vais fixer votre sort, monsieur le magistrat.

LE MAGISTRAT (*à l'hôtesse.*)

Fixer mon sort! Je serai pour le moins juge à Pétersbourg.

PIERRE.

Dites-moi d'abord si vous avez de la fortune, des revenus?

LE MAGISTRAT.

Certainement; j'ai assez de bien pour soutenir l'honneur d'un rang.....

PIERRE.

Il suffit... De ce moment je vous destitue, et je vous condamne à payer cinq cents roubles aux pauvres de ce village, en indemnité de vos vexations.

TOUT LE VILLAGE.

Vive notre empereur!

LE MAGISTRAT.

Mais je puis assurer sa majesté......

PIERRE.

Silence! Rendez grâces à mes bontés; car si la sottise n'excitait pas plutôt la pitié que la colère, je vous réserverais un autre sort. Eloignez-vous. Charles, je vous fais comte de Renienski, je vous accorde la main d'Eudoxie Mazepa, à qui je rends tous les biens de son père. Pour vous, ma chère Catherine, voyez, recherchez, soulagez les malheureux; que tous les habitans de ce pays apprennent, en vous bénissant, que l'impératrice des Russies a retrouvé et reconnu publiquement son frère dans une auberge de Livonie.

FIN.

De l'Imprimerie de CORDIER, rue Favart, N°. 422.